

Université de Montréal

Les Violettes rouges
suivi de
L'échec du système des genres dans La Maladie de la mort
de *Marguerite Duras*

par

Roxane Mercier-Boucher

Département des littératures de langue française

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade M.A. en littératures de langue française

Août 2015

© Roxane Mercier-Boucher, 2015

Résumé

Le roman, *Les Violettes rouges*, met en scène une jeune femme cherchant vengeance à l'époque de la conquête de l'Ouest américain. Il joue sur les codes du western, tout en les transgressant, puisque le héros cow-boy et vengeur est une femme, Lou. Plus libre encore que les héros du western traditionnel, Lou s'approprie des éléments du « masculin » et du « féminin » pour incarner un corps puissant et sensuel qui sera vecteur de violence. Les systèmes hiérarchiques et injustes érigés par l'homme blanc se voient ébranlés par les actes de révolte de Lou.

L'essai *L'échec du système des genres dans La Maladie de la mort de Marguerite Duras* explore, par le biais de la pensée de certains théoriciens féministes et par l'entremise de certaines questions sur les identités sexuées selon la catégorie d'analyse du *gender*, l'impossible rencontre entre l'homme et la femme du récit de Duras. L'échec du système double et duel entre le masculin et le féminin est exprimé, entre autres, par un système de voiles et de voilements, de regards aveugles, par un féminin fuyant et, ultimement, par un renversement des pouvoirs. Ici, la conception double des genres se voit remise en cause puisqu'elle rend stérile toute rencontre entre l'homme et la femme du récit et ultimement, entre le masculin et le féminin.

Mots-clés : roman, western au féminin, violence, Marguerite Duras, différence des sexes, identités genrées

Abstract

The creative writing project titled *Les Violettes rouges* depicts a young woman seeking vengeance in the nineteenth-century American West. It is a novel that replays and transgresses the codes of the western genre, as its vengeful cowboy protagonist is actually a woman named Lou. Freer than the archetypal western heroes, Lou takes what she desires in what is said to be “masculine” and “feminine”. Through her physique she embodies a powerful and sensual vector of violence. Lou’s acts of rebellion shake the white man’s hierarchical and unjust systems.

Through theories of various feminist thinkers and questions of sexual and gender identity, the essay titled *L'échec du système des genres dans La Maladie de la mort de Marguerite Duras* explores the impossible encounter between the male and female protagonists in Duras’s novel. The failure of the system both dual and double separating man and woman is expressed through a series of veils and veilings, of blindspots, through a fugitive feminine and, ultimately, through a power reversal. Here, the double and hierarchical definition of gender is questioned since it renders any meeting between the novel’s male and female characters, as well as between the “masculine” and the “feminine”, sterile.

Keywords : novel, feminine western, violence, Marguerite Duras, gender differences, gender studies.

Table des matières

Résumé	ii
Abstract	iii
Remerciements	v
<i>Les Violettes rouges</i>	1
<i>L'échec du système des genres dans La Maladie de la mort de Marguerite Duras</i>	94
Tremplin	95
L'impossible rencontre	96
La différence des sexes	98
Les regards aveugles	106
Le féminin s'enfuit	113
Bibliographie	119

Remerciements

Je me dois d'abord de remercier mes directrices Claire Legendre et Andrea Oberhuber qui m'ont offert leur patience et leur soutien tout au long de cette aventure. Ce double regard aiguisé sur mon projet a été plus que bénéfique.

Merci à mon amoureux et complice de tous les jours, Yannick Éthier, mon premier lecteur, de croire en moi et de me le montrer de si belle façon. La vie est douce à tes côtés. Ensemble, j'ai cette impression que tout est possible.

Merci également à mes parents, pour leur bienveillance, leur fierté et leur appui parfois inquiet mais toujours constant.

Merci à ma grande amie Sophie Rondeau de partager autant avec moi, de faire de nos idées de petites révoltes et d'être une source d'encouragement sans fin.

Un dernier merci à Éléonore, mon enfant à naître, d'être une distraction bienheureuse et une source de motivation sans borne. Tes petits coups de pieds auront été ce qu'il me fallait pour achever cette maîtrise.

Les Violettes rouges

Lou

À travers les fourrés, la lumière perçait et Lou se tenait immobile. La sphaigne était pleine et joufflue, des gouttes perlaient sur les feuilles. Au petit matin, la pluie avait cessé. Tout devant, noyé dans les odeurs de floraison et de terre humide, l'animal se dressait. L'œil grand et doux, il broutait. Les muscles saillaient sous le pelage ras, élancé, c'était un magnifique animal. La femme, devant la bête, ralentissait le rythme de sa respiration, tendait ses muscles, anticipait les mouvements de l'animal et ceux de la forêt tout autour. Comme sous l'eau, ses gestes étaient lents. Des gestes sûrs, calculés. Sous sa veste de cuir épais, elle gardait le colt près du chaud de son corps. Elle pouvait sentir la dureté du barillet et du cylindre, toujours, au moindre de ses infimes déplacements. La forêt pleine de bruits résonnait, Lou se fondait dans le vert et les sons. Le bras gauche tendu, elle devait, avec le coude droit, écraser son gros sein pour parvenir à décocher la flèche. Le handicap présumé n'en était pas un ; elle pouvait maintenir la position adéquate dans le confort. Son tir était précis et sectionnait généralement une artère principale, ce qui évitait à l'animal de souffrir inutilement. La balle cicatrise là où la flèche coupe net et les canons lui semblaient barbares dans les bois. Elle gardait ses balles pour moins noble proie. Lou décocha. Un petit bruit de vent fusant suivit la course de la flèche qui se planta dans la chair du cerf. Surpris, il détala. Tenue en tension par l'attente, courir permettait à Lou d'exulter. Les sillons écarlates guidaient sa trajectoire et des charpies d'images et de pensées la heurtaient dans sa course. Lou aimait sentir la morsure du travail physique, l'effet grisant de l'exercice du corps alors que l'esprit multiplie les sensations et déconstruit le paysage. Quand les pensées s'abandonnent au corps, il y a de la jouissance dans l'électricité de l'air.

Les tons rouille du pelage étaient souillés par le brun du sang. Vidé, l'animal était évanoui dans un creux vert, là où les herbes hautes pouvaient le couvrir. Lou, elle, sentait ses veines et le sang dedans. Il roulait vite dans les tuyaux ; l'air était bon. Beurrée par l'épaisse mouillure, la bête faisait peine à voir. Mais c'était surtout la langue pendante et l'œil révolté qui désolaient. Les mains de Lou flattèrent très doucement le dos du cerf, suivant le renflement de la colonne vertébrale. Elle le trouvait beau. Les gestes fermes, elle planta son couteau dans la bête et créa un grand trait qui s'ouvrit sur ses viscères. Un vent du sud soufflait. C'était chaud et humide.

Ce n'est qu'avec la tête décapitée qu'elle parvenait à les extirper. Lou gardait, en plus du colt sur sa hanche ronde, son arc et ses flèches à son dos, et son couteau dans sa botte droite, deux hachettes, une à chaque cuisse, rapides à dégainer. Pour lui retrancher sa jolie tête, elle employait les deux hachettes et, avec une précision étonnante, elle frappait le cou comme un tambour-major frappe le tambourin de la guerre. La jugulaire encore pleine giclait, ça lui peignait drôlement le visage. Elle parvint ensuite à traîner sa proie, son dos et ses épaules musculeuses suppléaient à ses bras moins épais. Le parcours pouvait être long et ardu, mais elle ne redoutait pas la souffrance ou le temps qui s'étire. Seulement les hommes, bien loin, elle le savait, et peut-être cet ours importun qui avait jailli du talus de broussailles, plus à l'ouest. L'odeur de la mort fraîche attirait ces gros opportunistes et Lou se dit que ce n'était pas tout à fait la peur, mais surtout la colère de l'attente qui la tenaillait. Elle détestait ces moments d'appréhension, préférait ceux de l'action brute, quand les gestes répondent avant la pensée. Mais elle n'y pouvait rien, l'ours la suivait déjà depuis un bon moment, gardait sa distance de poule mouillée. La chaleur était sourde et Lou forçait, comme forcent les forçats.

Son eau fuyait par tous ses pores et l'animal mort coulait un sentier cramoisi. L'ours sentait fort.

Le vent du sud soufflait toujours plus furieusement. Lou voyait bien les feuilles des plus hauts arbres cul par-dessus tête. Elles étaient renversées, comme des danseuses souples et nerveuses : un orage mijotait. La grosse bête renâclait et grognait et ça résonnait. Il aurait pu avoir la tête dans un tonneau, pensa Lou. Toujours plus frondeur, la distance raisonnable qu'il possédait avec Lou s'effritait. Elle avait peur, cette peur était profonde, elle en avait l'habitude, mais plus profonde encore était sa colère, elle la portait tout au fond, comme pour toujours enceinte.

La bête était grosse et elle renâclait.

Au beau milieu du cœur vert et bruissant, elle voyait la saignée diminuer. Le cerf avait presque entièrement perdu son eau rouge. Le vent agitait les plus grands arbres et Lou s'accrochait aux pattes arrière de l'animal décapité, tirait la masse de viande avec le plaisir évident d'exercer son corps au travail des muscles. Elle savait se déplacer rapidement en forêt, utilisant les irrégularités du territoire à son avantage. Les odeurs de fer, d'eaux moussues et du doux pourrissement végétal se prenaient dans son nez, souvent oblitérées par les émanations mouillées du carnassier. L'ours n'était plus passif, attendant son heure pour lui voler le cerf. Il les chassait. Une nouvelle proie dans le paysage. L'ours semblait par ailleurs excité, Lou savait quoi attendre de cette situation et souhaitait atteindre la trouée sèche avant l'assaut, ne pas attirer le balourd près de son cheval, puisqu'elle y tenait, à son cheval, et l'ours, excité comme il était, aurait pu en prendre une jolie mordée. Lou pensa que son cheval était parfait, dans le mauvais sens du terme. Altier, racé, élancé, puissant, rapide, et par ailleurs, beaucoup

trop beau. D'ordinaire, elle n'aimait pas les chevaux trop beaux, ils créaient l'envie, on voulait les voler, les prendre pour soi, c'était toujours un problème. Mais elle affectionnait l'étalon, il avait parfois un sale caractère et ça la faisait rire.

La forêt crépitait comme une vieille maison pleine de vie. Lou troua une talle d'aubépine. À sa vue, des souvenirs très francs la percèrent et c'est à cet instant que l'ours chargea. Lou en était désolée. Toute proche d'atteindre enfin la trouée, elle allait devoir le tuer et son cheval allait être contraint de transporter sur son beau dos deux géants de la forêt. Il allait être fatigué et avoir sale caractère. Lou se retourna, puisque l'attaque venait du Nord. La chair du ventre de l'ours ballotait de droite à gauche, alors qu'il fonçait comme une flèche, la gueule ouverte. Utiliser son colt lui déplaisait terriblement et Lou hésita. Le bruit éloignait les animaux, certes, mais en attirait d'autres. Une rencontre avec les hommes, en plein bois, l'effrayait encore plus que dix ours rageurs. Cette hésitation lui coûta beaucoup et alors qu'elle croyait que l'ours allait empoigner le pauvre cerf, il fonça sur Lou gueule ouverte. C'était un grizzly adulte, un mâle de toute évidence, immense et strié des marques d'anciens combats. Un réflexe de dernier instant lui fit mettre le bras devant son visage, alors qu'elle tombait sur le dos, renversée par ce qui aurait pu être une locomotive. Le cuir du bœuf séché, selon la qualité de la surface choisie, est assez résistant aux déchirures et protège assez bien des éventuelles blessures. Lou en portait toujours deux épaisseurs aux avant-bras, mais les crocs de l'ours traversèrent les peaux tannées et se plantèrent dans les muscles de Lou. Les odeurs de floraison ne se prenaient plus dans son nez, elle ne voyait plus le vent du sud agiter les grands arbres : l'ours remplissait l'air de sa masse et de ses odeurs. Planté dans son avant-bras gauche, il secouait la tête puissamment. Elle aurait pu se dire : « C'est la fin », brassée

vigoureusement comme une poupée de chiffon dans les bras d'un enfant brutal, la tête sur le point de se détacher, mais elle dégaina sa hachette. Elle n'était pas une poupée.

L'encolure était épaisse et bien grasse. Les coups frappés demandaient beaucoup de force, bien que sans précision ils n'eussent pas donné l'effet escompté, c'est-à-dire une belle giclée. L'ours émettait des grognements baveux, Lou hurlait avec son ventre et ça semblait lui donner du cœur à l'ouvrage. La peau charnue enfin déchiquetée, la graisse protectrice était facile à traverser et l'heureuse coulée eut lieu. Le liquide pourpre jaillissait comme un geyser, avec une intermittence qui suivait les battements du cœur. L'ours se vidait rapidement, mais ne lâchait pas prise, s'accrochait à l'avant-bras comme on s'accroche à la vie. Affaibli, Lou l'acheva ; un coup bien placé, en plein crâne. Elle se dit que le plus dur était à venir, il fallait libérer son avant-bras des crocs de l'animal mort, la pression était tout aussi forte que du vivant de la bête, une pression comme celle d'un piège à ours, elle pensa que c'était paradoxal et presque drôle. En se tordant comme un nœud, elle plaça son pied sous le nez de l'animal et de sa main empoigna la base de la gueule. Un claquement sec la libéra, Lou savait qu'il y avait des dégâts sous les couches de cuir tannées, mais elle n'avait pas le temps, des animaux morts en pleine forêt, aussi gros que ceux-ci, ce n'était pas la peine de rêver, d'autres viendraient et elle n'avait pas que ça à faire.

Se remettant à tirer le cerf, elle pensa qu'il n'avait pas bonne mine, raclant le sol de sa dépouille flasque, collectant sans le vouloir les déchets de la forêt : petites branches séchées ou tombées des hauts arbres, fougères dépériées, crottins de petits mammifères, petites roches qui se prenaient dans son poil, collait à son sang ou se plantait dans sa chair. Le tout semblait en revanche assez sec et Lou décida qu'elle le nettoierait sommairement avec de la mousse pour

qu'il puisse faire bonne figure lors de son entrée au village. Devant elle, la trouée rocailleuse se jouait d'ombres et de lumière et le cheval trop beau piaffait d'impatience. La trouée s'ouvrait sur une clairière qui laissait voir l'immense étendue de roc, de terre rouge et d'herbes sèches, sillonnée d'arbustes trapus en tout genre. La forêt créait des circuits, et se dressait, inattendue dans le paysage devant. Le monde lui aurait paru désert si sa dédaigneuse monture ne l'attendait pas, imprudente de beauté. Autour de Lou, une électricité moite saturait l'air. Elle fit claquer sa langue et elle siffla avec l'index et le pouce appuyé entre ses lèvres. Lou laissait l'étalon libre lorsqu'elle n'était pas près des hommes. C'était un mâle sauvage à la couleur complexe, mordorée, et à la ligne pure. Sa crinière était plus fournie que celle des autres chevaux et il possédait des muscles plus puissants et plus saillants que ceux des autres. Il était aussi plus grand, plus athlétique et plus vif. Lou l'avait acheté tout petit, poulain de deux canassons décharnés. Elle l'avait souhaité laid, mais coriace. Il était majestueux et robuste. Lou ne criait pas, par instinct de discrétion, mais parla très fort pour que le cheval l'entende : Vénus. C'était son nom et il le reconnaissait. Il galopa vers elle avec cet air caractéristique qu'ont parfois les gens trop beaux. Un mélange d'ennui et de défi, combiné à une pointe d'arrogance. Elle lui dit de ne pas lui en vouloir, mais qu'elle ne pouvait rien faire d'autre que, par une méthode de glissements et contrepoids, placer le cerf sur son dos. Ce qu'elle fit. Vénus avait l'habitude de porter de lourdes charges, mais l'étalon ne savait pas encore qu'un ours adipeux allait être ajouté au chargement.

Lou refit le trajet vers l'ours en courant. L'humidité et la course créaient des remous d'air odorant qui lui picotait les narines. Il y avait, devant elle, la forêt qui s'ouvrait et l'ours que le sang rendait poisseux. Le dépècement s'avéra plutôt rapide, Lou souhaitait garder la tête et la peau intactes, ensemble splendide qu'elle allait jucher au-dessus du cerf et de Vénus.

Tailladant vigoureusement la viande, elle sourit en pensant au bel ensemble qu'ils allaient former, pauvre cheval. Des viscères s'échappait une douce fumée. Au loin, dans le petit val, le tonnerre résonna. L'eau ne devrait pas tarder à nous tomber dessus, pensa-t-elle. Lou remplit ses besaces de quartiers de viande et traîna la peau jusqu'au cheval qui allait avoir, à présent, une bonne raison d'être de mauvais poil. Ainsi partit la délégation formée de plusieurs animaux, morts pour la plupart et en multiples morceaux. Il pleuvait maintenant à boire debout, mais ni Lou ni Vénus n'avaient soif. Quelques deux heures à marcher, lourdement encombrés de viandes et de peaux. Ils arriveraient au village de Red Hills sous la pluie, avant la nuit.

()

Le soleil déclinait sur leurs silences gênés. Il rêvait éveillé et elle lui rendait la pareille. Ils voulaient marcher, mais c'était impossible parce qu'elle courait et lui aussi, et elle tombait, et lui aussi. Elle lui fit une couronne de ronces et une épée en bois. Devant eux, le champ de bataille était un champ de fleurs. Elle le poussait tendrement et il recommençait. Il la poussait tendrement et elle recommençait. Elle répétait et scandait et répétait des airs de fin du monde. Il était beau avec son sourire blanc, plus blanc l'été encore parce que sa peau devenait très foncée, presque noire. Elle l'appelait Jeff et vus des airs, ils auraient pu ressembler à un magnifique animal à deux têtes.

Lou

Le village était laid, improbable fatras d'hommes, de déchets et de boue. La poussière rouge, mouillée d'orage, engluait tout. L'endroit avait été drôlement pensé, peut-être ne l'avait-il même pas été. Les bâtiments, construits en enfilade, formaient des tentacules, membres longilignes d'un corps qui s'érigait au centre de Red Hills : le saloon. Une arrogance sur trois étages, dressée sur le cœur du village, qui créait de l'ombre. Lou, usée par la fatigue, la faim et la soif, frissonnait comme elle frissonne toujours lorsqu'elle pénètre un territoire habité. Dans son ventre il y avait une pression puissante et sur son visage, entre les yeux, deux barres profondes. À son passage, les gens parlaient. Certaines femmes s'indignaient, certains hommes vociféraient des calamités. Tous ne savaient pas mieux faire. Mais elle était connue à Red Hills et, même si elle avait l'air sauvage et puait bien souvent l'animal mort, on la tolérait. Lou savait que son irruption allait créer des remous. Surtout parce qu'on ne pouvait ignorer le cerf et l'ours sur son beau cheval et les deux grosses besaces de viande qu'elle transportait avec force. Bien qu'il commençât à se faire tard, elle était accueillie, comme toujours, par les quelques enfants bâtards du coin, qui riaient et couraient autour d'elle. Cette fois, un gros chien beige se joignait à la ribambelle, faisait l'œil doux à la chair ballante du cerf. Mais il n'approcherait pas trop, Vénus était au seuil de l'hystérie.

Lou cumulait les détours et les heures perdues pour faire affaire avec le vieil Alban. Son commerce était grand, bien tenu et sans embrouille. Il lui parlait comme à un jeune homme, ses égards la touchaient, mais c'était peut-être parce qu'il n'y voyait plus vraiment clair. Cette fois, il s'exclama devant les belles prises de Lou.

Il plissait les yeux et s'arquait, la tête au-dessus de son long comptoir de bois. Un voile blanc sur les rétines, il avait somme toute une belle tête avec sa barbe et ses cheveux neigeux. Il fit volte-face et farfouilla dans un caisson derrière le comptoir. Il déposa devant Lou une belle quantité de pièces. La pluie semblait avoir imbibé les poutres du commerce. Lou étouffait et il était évident qu'elle n'avait pas l'habitude des intérieurs. Elle aida le vieil homme à placer l'ours et le cerf dans l'arrière-boutique et lui laissa les sacs de viande, hormis un long morceau de l'ours. Très tôt le lendemain quelqu'un viendrait se charger de toute cette chair. Lou se sentait légère sans les deux bêtes et leur fit un dernier petit salut de la tête. Elle allait partir, ses affaires étant réglées, quand l'homme blanc la retint par bras. L'habitude des contacts humains était une chose qu'elle perdait, et son réflexe fut de mettre la main à sa ceinture pour y toucher sa hachette. L'air de confiance du vieillard la convainquit de se détendre. Il dit, d'un souffle fragile qui puait les gaz : un homme très riche vient d'arriver. Lou haussa les épaules et pensa qu'elle s'en fichait éperdument. Mais Alban semblait nerveux. S'efforçant d'avoir l'air intéressé sans y arriver pleinement, elle répondit : qu'est-ce que cela peut bien faire? Alban s'approcha davantage, collant presque son visage sur celui de Lou. Par des jeux d'ombres, les saletés incrustées des semaines précédentes donnaient presque l'illusion qu'elle possédait une barbe.

Sur le ton de la révélation, il l'appela « mon brave », et lui dit qu'au nom de tous ceux qui ont des soeurs, des femmes et des mères il se faisait de la bile. Il était doux, Alban. Il continua, décrivant l'homme comme un rôdeur, un loup autour des robes et des corsages. Lou pensa que ce n'était pas le premier. Alban rougit, le sang lui montait au visage, c'était du sérieux, cette histoire. Mais Lou ne voulait pas se déranger, la ville et ses complications c'était pour les autres, elle en avait assez sur les épaules, des besaces pleines d'ennuis et

d'inquiétudes. Alors qu'elle quittait, un peu importunée qu'on lui lance des informations qui ne la concernaient pas, Alban lui dit : Et vous savez, la guerre est finie.

Bien qu'elle ne savait pas exactement de quelle guerre il s'agissait, Lou sourit : Vous savez bien que non. Cette fois, moins de chaleur dans leurs salutations. Lou sortit avec un sentiment écrasant qu'elle voulait rincer d'alcool.

Dehors, l'aube barbouillait les édifices de rouge, d'or et de feu. Les enfants bâtards étaient là, sales et échevelés. Excité, le gros chien beige dansait autour d'eux et c'était du joli. La bête grogna doucement quand Lou lui lança la portion de l'ours qu'elle avait gardée. On aurait pu croire qu'il ronronnait comme un chat. Elle pensa en souriant : je sais comment me faire des alliés dans cette ville. Lou remit une pièce à l'enfant le plus petit et la floppée d'enfants bâtards partit en riant et en courant. Vénus était épuisé, sa respiration sifflait légèrement, comme elle le faisait toujours lors de grandes fatigues. Lou le remit au très jeune palefrenier avec une belle somme. Elle le savait entre de bonnes mains, car les mains peureuses et bien payées sont les meilleures. De plus, ce palefrenier prenait un réel plaisir à soigner Vénus. Sa beauté lui procurait tout de même quelques avantages : des soins méticuleusement donnés, une attention particulière, des privilèges répétés. Vénus placé, Lou ressentit de nouveau la pleine morsure à son bras. Le sang y croûtait, mais la plaie restait fraîche et humide. C'était une douleur diffuse qui suivait les pulsations de son cœur.

La rue courbait légèrement vers l'est et le saloon était planté droit devant, imperturbable. La taverne était une gueule sombre qui puait les haleines. Les poutres de bois dur, des arêtes massives qui sillonnaient le plafond, rappelaient la linéarité du long comptoir de bois vernis, tout au fond. Derrière celui-ci, les bouteilles se suivaient, brillantes et colorées.

Claire, la peau des femmes contrastait violemment avec tout ce qui se trouvait à l'intérieur, c'est-à-dire des choses mates, brunes, opaques et noires. Seuls les alcools dans leurs appareils de verre chatoyaient comme les costumes et la peau des femmes. D'ailleurs les hommes, s'ils n'avaient pas de verre à la main, considéraient, examinaient, tâtaient les filles à la manière de beaux chevaux, comme s'ils avaient l'option d'en faire l'acquisition. Et puis, sans étonnement, ils tentaient ensuite de les escalader, de les grimper comme de lasses montures en les appelant « cocotte ». Lou s'avança entre les tables de jeu et les hommes cessèrent leurs activités, toujours dérangés, malgré les années qui passaient, par l'étrange posture adoptée par Lou. On disait « abomination », on la trouvait révoltante, on la fustigeait, et puisqu'elle savait imiter l'allure des hommes, Lou exagérait, la peur dans le ventre, elle exagérait, comme un affront, les épaules carrées, les sourcils froncés, les jambes subtilement arquées, un bonsoir aux dames avec le chapeau bien bas, une dégaine pleine de nonchalance et de liberté. Les putes rigolaient à travers leur masque de fards, lui faisaient de petits saluts timides ; elles raffolaient de cette drôle de femme.

Assise au bar, Lou avait soif et le tenancier lui donna un grand verre de bourbon. Il suait à grosses gouttes, et bien qu'il fit chaud, tous savaient que c'était la présence de Lou qui l'agitait. On lui prépara à manger et elle mangea comme une affamée, une double portion de bouillie de cerf, une demi-miche de pain bien beurrée, arrosées d'une bouteille de vin. Lou prenait un air naturel et tranquille. À sa gauche, un vieux mineur et un jeune homme aux yeux clairs parlaient bas, leur tête penchée l'une vers l'autre. Elle ne voulait pas écouter et ne tendit pas l'oreille. Lou évitait habilement, comme une chatte rusée, les conflits, les combats et les problèmes. Ne faisant confiance à quiconque, elle ne demeurait que très brièvement en société, préférant la compagnie de son cheval à celle des hommes. Elle se disait que shérif ou brigands,

c'était du pareil au même. L'alcool lui montait à la tête, elle en perdait sa vigilance et commanda un autre bourbon au tenancier, qui fixait son avant-bras gauche, toujours encroûté de sang. Elle était très sale, puait comme tous les autres et se réjouit à l'idée d'être répulsive.

()

C'était peut-être pour se purger de l'haleine du père qui semblait coller à sa peau, c'était peut-être parce que les jeux étaient permis, c'était peut-être parce qu'elle l'aimait bien, cet esclave, c'était peut-être parce qu'il était noir qu'elle s'était autorisée à l'embrasser. Il goûtait la mûre et le miel et le thé froid et vert et la pluie, mais la belle, celle qui fait sourire. Il goûtait bon Jeff. Elle tremblait un peu, comme tremblent les mammifères naissants, c'est-à-dire d'appréhension et de plaisir. Elle mélangeait sa salive et la sienne, dans leur bouche, comme une expérience scientifique.

Il avait même soufflé : « Louise ».

Lou

Des pores de Lou, de ses recoins sombres, une colère sourdait au même rythme que l'alcool englouti. Mais elle savait se tenir, elle était somme toute bien dressée, ou à tout le moins possédait un très fort instinct de survie, se mêlait de ce qui la regardait, toujours. Autour d'elle, toutes sortes de sauvageries et derrière, un homme de velours et de satin, à la moustache bien faite, à l'allure riche qui fumait la pipe et détaillait les filles avec des mots de lustrés. Le shérif siégeait tout près, nerveux. Il était jeune, ce shérif, mais il avait déjà une chevelure blanche qui lui donnait un air de savoir ce qu'il faisait. Ses yeux disaient le contraire, et pour quelqu'un qui savait voir, on n'y voyait pas grand-chose. Si Lou n'aimait ni les shérifs, ni les brigands, elle appréciait encore moins les dandys. Affalée près du piano, une jeune Chinoise, ou encore ç'aurait pu être une Mexicaine, on ne savait trop, très jeune et très malade, c'était évident, vu la sueur, les croûtes aux yeux et la poitrine qui peinait à se soulever, fermait les yeux de temps à autre, un peu trop longtemps comme si en les rouvrant quelque chose allait changer, comme si elle souhaitait se réveiller d'un cauchemar, sans pour autant dormir. Mais Lou se dit qu'elle lui prêtait des intentions, et observa le remous des hommes qui allaient et venaient dans le bordel en toute liberté, l'enjambant avec un mépris aveugle. Lou pensa à Yanaba, digérée à même le ventre du saloon. L'alcool lui faisait du bien, elle ne sentait plus l'élancement dans son bras, un nouveau calme l'habitait et elle amassait des forces pour monter la voir.

Il y avait déjà longtemps, une douzaine d'années sûrement, le bassin de Yanaba, encore celui d'une enfant, avait rendu impossible un accouchement naturel. On l'avait opérée ; le nourrisson était mort-né. Charcutée et infertile, son gros banquier d'époux l'avait mise à la

rue. Lorsqu'une sauvage épousait un blanc, elle devenait une blanche pour sa tribu qui la reniait et l'oubliait. Lorsqu'une Indienne mariait un blanc, elle restait pour toujours une sauvage pour ceux qui feignaient de l'accepter, pendant un temps. Ce temps fut court pour Yanaba. Lou l'avait trouvée presque morte, violée, battue, les plaies de sa grossesse mal refermées, le travail bâclé. Elle se souvenait de sa peau froide, jeune et abimée. À dix-huit ans, le jour de son anniversaire, Lou avait aidé le shérif de Gold Creek à arrêter des frères, deux petites fripouilles hargneuses. Le boulot terminé, elle rentrait avec les deux hommes ficelés et le shérif, quand elle vit, dans l'obscurité d'un champ, ce qu'elle pensait être un daim pourrissant. Lou y découvrit Yanaba, les vêtements et la peau en lambeaux, les yeux révulsés, les cheveux poisseux. Le shérif couard avait eu vent de l'histoire et ne voulait pas se mêler de ce qui ne le regardait pas. Mais Lou marcha trois kilomètres avec Yanaba dans les bras, se rendit dans ce saloon, offrit au propriétaire tout l'or qu'elle possédait, la belle cagnotte du contrat des deux frères, exigea le médecin, le colt appuyé sur les côtes de l'homme, et réclama qu'il prenne bien soin de Yanaba. Gonflée par la réussite de sa précédente chasse à l'homme, elle menaça le tenancier, le propriétaire et le gardien de venir les étrangler dans leur sommeil si quelque chose lui arrivait.

Depuis, Lou revenait voir Yanaba de moins en moins souvent. Son contact la dérangeait toujours, elle ressentait un malaise sous son regard. Ses yeux, surtout, qui lui montraient une reconnaissance sincère, qui la regardaient comme si elle était un titan, un être bien, plus grand que nature. Avec les années, le regard de Yanaba s'était voilé, embrumé plutôt. Lou le refusait, mais la culpabilité l'écrasait, elle souffrait du fardeau de la responsabilité, elle n'en avait, réellement, pas l'habitude. Et il y avait cette étrange impression, cette touffeur entre elles. Ensemble, sous leurs airs allègres, grandissait une agitation confuse.

Une très jeune fille pleurait doucement, tenue avec force par un homme de grande taille. Ils montaient les escaliers de bois usé et chaque marche craquait. Pourtant infime parmi le chahut du saloon, ce bruit tonnait comme si l'on déchirait l'air de cris. Lou en avait la chair de poule, commanda deux autres whiskys, et paya avec une petite bourse bien pleine : Pour Yanaba, je veux que personne la dérange de la nuit. Le propriétaire acquiesça, même si au fond de lui, ou peut-être pas si au fond, il trouvait que tout cela n'était pas normal. C'est quand elle se leva que Lou réalisa que, bien qu'elle fût particulièrement résistante aux effets néfastes de l'alcool, les choses étaient, autour d'elle, plus ou moins embrouillées, et tout s'inclinait un peu vers la droite. Lou se pencha, vomit un peu, sans trop d'éclat, et essuya sommairement avec sa manche la moins salie, ce qu'elle avait de sang séché, de boue séchée, de vomissure fraîche. Le résultat n'était pas probant, mais elle s'en fichait, si elle avait voulu être une fille ou une dame, elle se serait mis de jolies décorations, des toilettes sophistiquées, des couleurs et du brillant, elle n'aurait certainement passé la journée les mains dans les viscères, seule en pleine forêt.

Lorsque la nuit tombait, le saloon retrouvait ses bouffées de moiteur grasse. Il y avait dans l'air quelque chose comme une violence crue. Et sans toute cette violence, on aurait pu croire au jeu, les dames en pleine peau, molles et souples, minaudant vaguement devant des messieurs rêches, habillés d'animaux ou de velours. De là où elle se tenait, les yeux mi-clos, Lou y voyait un combat et les gestes appris des deux camps lui donnaient des sueurs froides. À moins que ce ne soit sa blessure, la fatigue et le whisky. Elle s'arma de tout le courage qui lui restait, il lui en restait beaucoup, et monta les escaliers de bois. Les marches craquaient sous son poids, elles résonnaient toutes comme des présages.

Dans la chambre, assise dans la lumière jaune, la tête basse, sous un lustre de bois de cerf, la jeune femme ressemblait à une poupée, avec les rubans et le corset rose pâle. En dessous de toutes les mièvreries apprises, se tenait encore quelque part Yanaba, les yeux noirs, qui ressemblait, elle, à la nuit pleine de foudre. La pièce était exiguë, sombre et chaude, on s’y sentait comme dans l’utérus d’une baleine. Yanaba fixait le plancher et sursauta doucement quand elle vit deux grosses bottes se planter dans son champ de vision. Mais elle ne bougea que pour relâcher doucement les cordons de son corset. Yanaba bougeait si délicatement qu’un œil non expert y verrait de la tendresse ou de la coquetterie. Mais Lou savait que ces mouvements étaient ceux de la résignation. Le corset laissait voir une partie de l’épaule et le début de son sein. Elle était très belle, le savait, et joua mécaniquement dans ses cheveux. Lou lui prit alors le bras, un peu brusquement comme le font les hommes. Yanaba leva une tête implorante et innocente, comme le font les femmes. Puis, elle sourit.

Il y avait dans un coin de la chambre une grande cuve de métal qui servait aux rares bains pris, et à laver les nombreux vêtements souillés. Yanaba fit plus de quatre fois le trajet vers le foyer de la pièce voisine pour remplir la cuve d’eau brûlante. Puis, la cuve enfin remplie à ras bord, elle s’approcha de Lou plantée devant la fenêtre. Yanaba avait les membres longs et fins. Avec les cheveux remontés sur le dessus de sa tête, elle dévoilait un cou élancé et si mince que Lou pensa qu’elle pouvait en faire le tour d’une seule main. Ce n’étaient que sa peau mate et ses yeux en amandes qui pouvaient révéler ses origines navajo. Sur la pointe des pieds, Yanaba retira le chapeau de Lou, un vieux couvre-chef ayant appartenu au père, à peine trop grand, visiblement traité comme un torchon, élimé et sale, je ne comprends pas la fascination des hommes pour leur chapeau, dit-elle à Yanaba. Lou se laissa faire, elle appréciait ce moment d’abandon, les jolis doigts de Yanaba qui se mouvaient dans l’espace

autour d'elle pour lui enlever bottes, bas, veste, deuxième veste, chacune de ses armes, son pantalon. Yanaba riait, s'amusait sans gêne de Lou qui se tenait bien droite, la saleté et les muscles saillants, les sourcils toujours un peu froncés avec les jambes plantées en arc comme pour plus d'équilibre, le bras gauche déchiré et sanglant, une culotte d'homme sur une culotte de femme et un porte-seins provocant, amélioré de bandeaux de cuir, cuir imparfait et encore poilu par endroits. Lou, qui n'appréciait pas les travaux de minutie, avait créé ce porte-seins pour plus d'agilité dans l'action et moins d'encombrement. C'était un corset de dentelle et de toile coupée, aux tiges arrachées, parcouru des fameux bandeaux de cuir brun. Les seins de Lou, opulents, de véritables petits melons, s'agençaient parfaitement avec ses hanches pleines, comme ceux d'une mère. Le contraste se faisait dans ce qu'elle n'avait pas de matière molle, les épaules carrées, les cuisses épaisses de muscles, le dos fort. Pourtant, Yanaba effleura ses endroits fins : la nuque, la taille, les poignets et les chevilles. Ces endroits que Lou détestait, parce que trop fragiles, Yanaba les célébrait de son toucher. Cette fille était douce, Lou ne savait pas quoi faire de toute cette douceur, elle retenait son souffle, figée.

Yanaba mâcha des plantes diverses, qu'elle cachait d'ordinaire sous sa couche, sous un drap, dans une bourse, pendant que Lou finissait d'enlever ce qui lui restait de vêtements. Lou se glissa dans la cuve d'eau chaude. Elle resta un moment immergée, les murmures du bordel distordus et lointains. La morsure de l'ours brûlait comme l'enfer sous l'eau, et elle abdiqua devant les bons soins de Yanaba. Il était étonnant de la voir recracher des jets épais de couleur verte en gardant l'entièreté de sa grâce. Ce fut donc en appliquant la mixture que ses doigts se promenèrent vraiment. La plaie bandée, Yanaba continuait de toucher Lou aux endroits requis. Et il y en avait plusieurs. Ce rapprochement des deux corps, qui s'était fait malgré les interdits, les contradictions et la bonne morale, était si puissant et si subit, et pourtant attendu et suggéré

à chacune de leurs rencontres, qu'elle revêtait l'apparence d'un contrat établi, d'une action dans l'ordre des choses. Lou prit la tête de Yanaba et l'embrassa, non sans impudence, la souleva et l'attira dans la cuve. Elles rirent beaucoup et jouirent tout autant.

Entre les draps aux odeurs humaines, les deux femmes retrouvèrent enfin une paix en compagnie l'une de l'autre. Lou ne voulait pas parler, les paroles lui paraissaient inutiles et futiles, Yanaba lovée sur sa poitrine confortable, elle avait sommeil et méritait quelques heures de repos. Mais Yanaba parla et dit ce que seules les confidences de l'oreiller permettaient de dire : des secrets et des inquiétudes.

Yanaba dévoila à Lou sa peur. Lou pensa qu'il était bien normal d'avoir peur, mais n'aimait ni le ton de Yanaba, ni les plis dans son front. Dans les lueurs de la lampe, elle remarqua le fin duvet sur son visage et sur son ventre ; les milliers de minuscules poils, presque invisibles, s'étaient dressés. Yanaba parla d'un trait, vive et maladroite, d'un homme riche, de celui qu'elle appelait le porteur-de-peaux. Lou connaissait l'existence de ce mythe navajo, une sorte de vampire ou de loup-garou, elle s'en fichait, Dieu, le diable, les fantômes, les démons, elle s'en fichait, elle ne croyait en rien, elle avait déjà assez de boulot avec le réel.

Lou se rappelait du drôle de vieillard, du bel Alban avec sa peur de gentilhomme. Yanaba se releva dans le lit. Elle était tellement belle dans la pénombre que Lou serra les dents et que ses narines se gonflèrent, comme pour respirer plus goulument. Alors tu vas faire quelque chose ? La phrase était tombée comme un mur de brique. Il y a juste toi qui peux nous aider. Les filles disparaissent, celles sans attache, Lou, les hommes se fichent des prostituées qui disparaissent!

Lou connaissait cette race d'hommes qui esquivait habilement le problème des frères vengeurs, des amants épris qui voient rouge, des pères désespérés et surtout des fiancés éperdus, en choisissant des victimes isolées, seules, esclaves dont personne ne va se soucier, de vrais diables, une race horrible, vraiment.

Je ne peux pas.

Yanaba se mit à pleurer, presque en silence, comme elle avait appris à le faire. Lou lui souffla doucement qu'elle n'était pas cette personne, qu'elle n'était ni héros, ni shérif. Yanaba se dégagea, protestant qu'elle l'avait déjà été, qu'elle en était capable, elle l'avait déjà sauvée et ce n'était pas rien.

Ça fait longtemps.

Yanaba pleurait : Je n'ose pas imaginer ce qu'ils font aux filles.

Il ne t'arrivera rien.

Lou se surprit d'être habitée, de nouveau, par un élancement énervant dans le profond de ses organes. Elle berça Yanaba de ses bras musclés, se disant qu'elle aurait bientôt eu assez de repos, et elle la caressa, jusqu'à ce qu'elle s'endorme rassurée, dans un sentiment éphémère et très rare de sécurité. Lou s'endormit aussi, agitée, elle ne put dormir que quelques heures. C'était suffisant pour avoir soif. Elle s'était déjà figuré une manière de se soustraire des bras de Yanaba.

Lou retenait beaucoup, ravalait, prenait sur elle, se calmait, se raisonnait, se maîtrisait, se contenait sans cesse. Mais l'élancement énervant prenait maintenant beaucoup de place, elle

y reconnaissait les signes d'une forte colère, elle allait la noyer, ou au moins tenter d'en arroser le feu.

Deux whiskys.

Derrière le comptoir, le propriétaire la regardait différemment. Avec ses joues rosies par le plaisir et sa peau propre par les soins et le bain de Yanaba, il ne l'avait jamais vue comme une fille. C'était du nouveau et ça l'excitait. Lou n'aimait pas le regard de l'homme qui semblait soudain plus familier, moins méfiant. Il était tard dans la nuit, Lou buvait, les jambes bien ouvertes dans ses pantalons cirés, comme un cow-boy décontracté devant ses animaux tranquilles. Mais elle avait l'estomac lourd et tendu, comme si elle gardait en elle une boule de plomb, une colère de plomb. L'histoire de Yanaba lui revenait, le shérif et l'homme de velours, la peau de son amie duveteuse, cicatrisée.

Le propriétaire nettoyait ses verres crasseux en fixant les renflements pourtant bien cachés sur le torse de Lou. En commandant un troisième whisky, le rire des hommes la fit se retourner. Les dents jaunes, ils riaient en s'étouffant, sauf un, ils étaient cinq dans la grande salle, tous tournés vers l'escalier, il n'y avait que le garçon roux, d'une quinzaine d'années, un peu trop jeune pour ne pas penser à sa mère, qui se cachait sommairement dans un verre plein, il avait la mine lasse, était très maigre et très cerné, mais les autres se tapaient les cuisses, se tapaient les épaules, tapaient sur leur table, de rire, et Lou se leva, elle n'avait pourtant pas l'habitude de réagir, elle se leva pour voir ce qui les rendait tous hilares, ça devait être un cirque entier, des pirouettes et de l'humour grotesque, pour qu'ils passent tous proches de se retrouver au tombeau, s'étouffant de leur rire plein de noir, de jaune et du jus de leurs alcools. Et, sa colère qu'elle tentait d'éteindre, avec le whisky et de grandes respirations, sa colère fit

trois tours, se gonfla comme d'hélium, lui monta à la tête, elle n'était soudain que ça, une colère sauvage, brûlante, enthousiaste.

Dans l'escalier aux marches bruyantes, Marlaud, travailleur exemplaire de la mine des Ribons, se pavanait, descendait chaque marche comme un roi, comme le maître des lieux, de tous les lieux, une des filles complètement nue, en laisse et devant lui, à quatre pattes, comme un chien, le bonheur d'être promené en moins. Ce visage jeune et vieux, plein de larmes et de honte, un visage à quatre pattes, qui anéantit le reste de contrôle que Lou possédait sur sa colère.

Et ce n'était pas réfléchi, encore moins étudié, seulement un élan, un mouvement somme toute assez puissant, qui était celui du coup de poing sur la gueule de Marlaud. Personne ne s'y attendait, Lou, d'ordinaire effacée et puante, était devenue propre et pleine de rage, prenait de l'espace, trop d'air. Lou le voyait déjà, le visage réduit en pulpes, une confiture de fraises, le pantalon souillé, puisqu'elle savait comment lui briser le bras et le genou, prendre une des bouteilles étincelantes, la fracasser et introduire les morceaux coupants à même la chair de son visage pâle. Elle voyait trop blanc, ça devenait rouge.

Évidemment les choses se passèrent très vite, Lou prit Marlaud par le collet, le souleva et le planta dans le mur où plusieurs irrégularités, et peut-être même quelques ornements, s'enfoncèrent entre ses omoplates. Surpris, Marlaud reçut deux bons coups de poing, bien que l'efficacité de la gauche de Lou ne fût plus à prouver, ses coups de la droite étaient particulièrement redoutables. Lou allait lui donner le coup de grâce, celui qui n'allait certainement pas le tuer, mais l'envoyer au tapis pour le reste de la nuit, quand un gros balourd, un des hommes aux dents jaunes et au rire exécrable, la retourna. Le choc lui fit voir

des points blancs sur un fond noir, il l'avait frappé à la joue, elle aurait demain de belles couleurs, si jamais elle réussissait à survivre jusqu'à l'aurore. Malgré l'aveuglement, ses doigts atteignirent une chaise qu'elle savait là, tout près, et c'était sans hésitation qu'elle la brisât sur la tête du petit géant. Spectatrices impressionnées, trois filles, dont celle que Marlaud avait prise pour un chien, s'étaient cachées dans un coin sombre et assistaient à la scène, y prenant visiblement du plaisir, et Lou se dit que ses victimes devaient être de vrais butors, et qu'elle agissait pour le bien commun. Marlaud derrière, Lou frappa, dans une combinaison assez spectaculaire si on y prêtait attention, un admirable coup de coude sur son nez déjà saignant, et profita de la désorientation du buffle devant pour lui propulser le pied dans les parties sensibles. Puis, elle frappa à quelques reprises de son genou vigoureux l'homme plié en deux comme l'échine d'un traître, en plein visage. Ce qui brisa le silence écrasant des secondes qui suivirent changea le cours des choses. Le jeune garçon roux, debout sur une chaise, le bras tremblant de ce qui pouvait être de la fatigue ou de la peur, tira dans les airs et cria à Lou de cesser son attaque. Dans sa voix, Lou perçut les notes sensibles et si particulières de la connivence. En balayant la salle du regard, elle vit qu'un des hommes, pétoire à la main, la tenait en joue. Le garçon, aussi rusé que roux, avait tiré dans les airs pour éviter à Lou une balle en plein ventre.

Suintant la sueur et les vices, le propriétaire tenait ferme sa carabine sur le long comptoir de cèdre rouge. Il commanda à Lou, avec une voix rugueuse mais un peu chétive, de ne plus jamais remettre un seul de ses orteils dans son saloon. Lou partit, salua fièrement, avec son chapeau élimé qui était tombé dans la bagarre, le jeune garçon roux et les filles de chair dans le coin sombre. Au revoir, qu'elle dit, en projetant un épais crachat jaune devant le propriétaire. Et c'est en leur souhaitant une bonne soirée qu'elle empoigna une des bouteilles

étincelantes derrière le comptoir. Le propriétaire la laissa faire, préférant la paix à de nouveaux excès de violence. Lou sortit, laissant le saloon à sa nuit.

Il lui fallait trouver une façon de sortir Yanaba de là, elle pensait tout haut, seule dans les rues de poussière et d'obscurité. Lou buvait, l'alcool circulait dans son corps comme un poison soporifique, elle buvait vite, elle buvait bien. Ses jointures déchiquetées brûlaient, le décor se floutait et Lou se retrouva sur les genoux, à tremper sa main droite dans l'eau d'un abreuvoir. Elle allait s'y endormir, quand elle réalisa, au beau milieu de ce qui pouvait être un songe ou le début d'un délirium, qu'elle était devant la grange du palefrenier, que son cheval était à deux pas, peut-être un peu plus dans sa condition, que de s'assoupir saoule en pleine rue n'était pas sans danger, surtout après la scène du saloon. Lou réussit à se relever, tituba jusqu'à la porte de la grange retenue par une grosse chaîne. L'imbécile de palefrenier était donc un imprudent, la chaîne ne permettait pas à un cheval de sortir, mais à un homme d'y entrer sans problème, en forçant un peu et en se tordant aussi, mais l'entreprise était somme toute assez simple. Lou s'endormit, ou s'évanouit, dans un tas de paille à côté de Vénus et du gros chien beige qui l'avait suivie, qui rêvait peut-être d'un autre bon dîner. Personne ne pourrait l'approcher, l'étalon et le chien veilleraient sur elle.

()

Comme de drôles de soldats, les bouteilles se dressaient l'une à la suite de l'autre, constantes, entêtées sous le soleil. Lou tenait la vieille carabine bien droite, le genou par terre, la main palpitante. Avec ses yeux clairs comme fendus d'un cuir épais, le père se tenait là, tout près. Sa proximité impliquait une puanteur suave, quelque chose qui rappelait l'étable en très doux. Louise aurait bien pu tout donner, même si elle ne possédait presque rien, pour réussir l'exploit exigé par le père. Beaucoup d'appréhension et de la peur, avec de la fierté entremêlée, se coulait dans tout son corps comme un venin très chaud. Et ça créait une pression dans les recoins de son ventre, mais ce n'était peut-être qu'une envie pressante qui la prenait. Il lui commanda de tirer, un ordre donné à elle comme à un mulet, et même si ses aboiements étaient sinistres, qu'il lui envoyait des mots durs, il y avait quelque chose de précieux dans leur posture, tous les deux côte à côte, à regarder dans la même direction les bouteilles qu'elle devait pulvériser.

Le petit bras de Louise sortit presque de son articulation lors de la première détonation. Aux suivantes, elle ne sentait plus qu'une chaleur diffuse, qui certainement aurait été douloureuse si toute sa concentration n'avait pas été projetée exactement à quatorze pas devant elle, bien loin de son corps. La vallée réverbérait le son des coups et la poussière créait des nuages orangés qui masquaient les résultats. La chaleur était vive, le paysage sec. La poussière redescendit. La petite salopette se mouillat. Une seule des bouteilles avait explosé. Le corps entier de Louise se crispa, particulièrement ses mains qui s'agrippèrent à la carabine comme à une bouée. Son père la regardait avec horreur, lui qui ne la regardait jamais, il avait le visage rouge et plissé comme un nouveau-né et ce n'était jamais bon signe. Soulevée du sol

par sa grosse main, elle l'entendait rugir, avec sa bouche pleine de noir, des dents couleur de terre et l'odeur qui vient avec.

T'as passé l'âge de te pisser dessus, petite !

Il l'empoignait, maugréait, et lui disait, à elle, les pieds ballotant dans l'air, « saleté de jupon », comme un deuxième nom, d'ailleurs elle ne se souvenait presque plus de son nom, c'était sa mère qui la nommait, il y a longtemps déjà, Louise, avec des modulations espiègles.

Tu gaspilles mes balles, saleté de jupon! Je devrais même pas t'apprendre à tirer, c'est pas pour les poupées...

Louise n'eut pas le temps de se dire qu'elle ne portait pourtant pas de jupons, qu'elle n'avait jamais aimé les poupées, que le père lui envoya un coup de pied au cul, en plein dans le mouillé de la salopette. Une douleur vive près de l'œil et sur le genou aussi. Il y avait des roches, il l'avait propulsée sur les roches, un sale coup de pied.

Louise dévala la pente de terre sèche. Le père cria. Les oiseaux se turent. Elle courut plus vite. Louise pouvait faire le chemin jusqu'à la rivière les yeux fermés, d'ailleurs elle n'y voyait rien, le soleil et le sang l'aveuglaient, les larmes tout autant. Elle empruntait ce trajet plusieurs fois par jour, espérant retrouver son copain Jeff, le jeune esclave noir qui venait pêcher ou se baigner à l'endroit où la rivière créait un bassin plus profond. La course lui faisait du bien, elle expulsait un peu sa fureur et se dit que ce moment où la lumière dure de la clairière était remplacée par l'humidité de la forêt était un de ses préférés.

Soulagée sans vouloir le montrer, Louise vit Jeff installé sur une roche moussue, attentif à la vie sous lui. Les poissons ignoraient avec entêtement le lacet que le pauvre garçon

leur tendait. Absorbé par les sillons qu'il produisait, flattant avec douceur la surface de l'eau, il ne la vit pas arriver. Essuyant d'un trait morve, sang et larmes, elle se tint plus droite, fronça les sourcils, adopta la pose virile du cow-boy défiant un buffle.

Salut Jeff.

Il releva la tête et son visage, si beau lorsqu'il souriait, se tendit à la seconde où il la vit. Des taches brunes, noires et rouges bariolaient le visage de Louise. Déjà debout, les dents serrées, les poings serrés, il exigeait réparation, vengeance, ce père était une véritable brute. La colère de Jeff lui fit du bien, comme si un transfert s'était opéré, sa grogne semblait adoucie par la sienne. Louise haussa les épaules, tira avec dédain sur les bretelles de sa salopette. Depuis un an déjà, elle empruntait, avec un mimétisme instable, les gestes dédaigneux des hommes blancs.

Laisse tomber. Ça va.

Puis, elle arracha, preste, pratiquement tous les vêtements qu'elle avait sur le dos et les fit tremper dans un trou d'eau créé par des roches et un petit ressac, espérant que l'odeur d'urine se dissipe. Sa peau blanche se retrouvait sous la lumière rayée du soleil, au-dessous des arbres. Jeff lui dit que ça faisait joli, et Louise lui répondit de venir se baigner au lieu de lui dire des choses pareilles.

Ils se trouvaient drôles à voir, elle si pâle et lui si foncé, nus, trop vieux pour jouer à ces jeux innocents que l'enfance autorise. Ils comptaient leurs meurtrissures, se racontant d'où provenaient chaque coup, chaque raclée. Ils se trouvaient semblables, Louise oubliait les manières de l'homme blanc. Ce coin de rivière était leur refuge, le temps s'y déformait, les

grands arbres les protégeaient, et leurs joues y étaient toujours un peu plus rosies. Les jeux du bain épuisés, ils se séchèrent au soleil, leurs vêtements aussi, étendus, détendus et presque heureux. Ils se racontaient leurs rêves de la veille, fixant la cime des arbres, la main de Louise dans la main de Jeff, ramollis par la chaleur après la baignade.

Le cri de Jeff réveilla Louise. Il pointait Lou, il pointait son aine. Une coulée rouge, diluée par l'eau de la baignade, glissait le long de sa cuisse. Affolé, Jeff lui donna son chandail pour qu'elle éponge son sang. Gênée sans pouvoir l'expliquer, Louise s'enfuit, malgré toute la peine que se donnait Jeff. Les vêtements presque secs dans une main, elle atteignit la clairière avant de se rhabiller. Haletante et tremblante de rage, elle se jurait de faire payer le père. Habitée aux claques, elle ne l'était pas au sang.

Johnny Horn Ringo. Un vieux scélérat, un maigrichon écervelé qui ne possédait qu'une seule dent, une dent de cinq carats, en or massif, son unique joyau. Une fierté qui ne le quittait plus. Ses maigres jambes étendues, une pipe à la bouche, une bouteille de whisky sur les genoux, il se tenait devant la maison, le père à ses côtés, riant de rires gras, le regard voilé de débilités. Louise arriva, moins prompte qu'elle le souhaitait et se posta devant eux. Le vieux Johnny Horn Ringo, de nature salace, examina la petite, entreprit même de la tâter. Louise recula, farouche, et le vieux Ringo ricana avec son unique dent.

C'est que les seins pointent sous ses accoutrements. Diable Emmett, elle devient tentante, ta sauvagesse!

Louise montra ses dents à Ringo. Il pensa que c'était un sourire, mais il n'était pas très avisé, avec l'alcool et l'idiotie, il ne pouvait voir que Louise avait mimé la posture d'un chien qui va mordre, avec les gencives et le nez retroussé. Son cœur battait si vite qu'elle pouvait

entendre les pulsations dans ses oreilles. Elle pensa à des tambours, ceux de la guerre dont Jeff lui parlait si souvent, ceux des sauvages aussi, et elle bondit en hurlant. Elle avait pourtant eu un plan, mais il s'était évaporé, le père et le connard de Ringo qui rigolaient, la ridiculisaient, ça faisait oublier, ça faisait oublier les plans, les idées claires. D'un bond elle planta toute sa dentition dans le mollet du père. Hébété de la voir agir comme une chienne enragée, pensant même voir de l'écume aux commissures de sa bouche, il la renvoya d'un trait, d'un coup comme un trait, traître, direct. Elle se releva, tremblante, terrifiée par sa propre colère, par sa propre haine, et releva la partie gauche de sa salopette. Jonhny Horn Ringo émettait des sifflements essoufflés, des sons baveux, des éructations d'agitation à la vue de la petite cuisse de Louise, mais elle l'ignorait impérialement, fixait plutôt le père, les yeux noirs.

Regarde ce que tu m'as fait.

Elle pointait sa cuisse, la peau blanche marquée d'une raie rouge. Johnny Horn Ringo rigolait, sifflotant de sa bouche noire sans dent, seul un petit carré jaune poisseux reflétait la lumière, le reste était absorbé par ce trou noir. Il s'étouffa presque en vociférant, au bord d'une crise de nerfs, que Louise était définitivement une créature, qu'elle était indisposée et disponible. Le cuir plissé du visage du père déjà rouge était écarlate, des grosses veines lui traversaient les tempes. Louise se tenait très droite, ne sachant pas ce que signifiait cette secousse, ni le fait d'acquérir le nouveau statut de créature.

Il y eut un silence très long. Des rasades d'alcool échangées. Des regards impossibles à disséquer. Le père se demandait, toujours aussi rougeaud, quoi faire de cette petite femme. Ringo se proposa de la marier, bien que son épouse fût toujours en vie, puis il se ravisa, elle ferait après tout une très mauvaise bonne femme. Ils burent encore et décidèrent que le mieux

était de l'envoyer aux putes. Elles lui apprendraient les choses que tous deux ne pouvaient expliquer. Cette nuit-là, Louise se coucha agitée et dormit très mal. Dehors, la plaine était bruyante.

C'était un petit saloon de deux étages, en bois de pin, et à l'intérieur, des grands mouvements clairs de chairs d'intérieur, de jaquettes, de robes pâles, délavées, salies, qui donnaient une impression de déséquilibre, un ballet de fleurs fantômes. Des bouquets de femmes-ombres, encroûtées, très vieilles ou très jeunes, ou les deux. Certains visages avaient des yeux de vieillardes plantés dans une tête d'enfant. Elles piaillaient, ricanaient comme on leur avait appris, ça devenait évident, et elles touchaient Louise, comme s'il s'agissait d'une poupée ou d'un petit animal, ou peut-être la parfaite alliance entre les deux, et elles la trouvaient garçon, s'interrogeaient sur le choix de la salopette pour une fillette de douze ans.

Louise se retrouva au cœur d'un cercle de cinq femmes. La plus costarde s'approcha et Louise fit un bond en arrière. Étourdie par tous ces gens, des hommes dans le corsage des filles, d'autres qui buvaient accoudés au bar, une jeune Chinoise agenouillée, nettoyant un amas de débris infects d'origine obscure, Louise recula lentement, faisant face à ce qu'elle croyait être un danger : le saloon au grand complet. Elle reculait doucement, attentive aux mouvements des femmes qui pourtant l'attiraient ; certaines sentaient quelque chose de doux, un peu comme les grandes fleurs mauves l'été, celles qu'elle cueillait avec Jeff près du boisé de sapins Douglas. Il y avait aussi la jolie rousse, aux longs cheveux brûlés comme la terre, belle avec son corsage pâle, des rubans roses et blancs, c'était très beau, elle aurait voulu la toucher, elle n'était peut-être pas réelle, avec ses mouvements veloutés. Mais Louise reculait, cet endroit sentait quelque chose de vicié.

Des hommes la bousculèrent alors qu'elle pensait franchir la porte, toujours de dos, à petits pas, devant les rires étouffés des filles. Deux hommes, des fusils à leur ceinture, transportaient une jeune fille, qui lui apparut être une sauvage. Elle pouvait être morte, mais on donna l'ordre de l'amener à l'étage. Elle paraissait plus jeune que Lou encore. La jolie rousse et la dame costaude se regardèrent et partagèrent un regard semblable à celui de Johnny Horn Ringo quand il n'a plus de whisky, quelque chose comme de la résignation mêlée à une inquiétude sourde. Louise allait passer la porte quand un troisième homme, très grand, très blond, la prit par le bras et la ramena avec force à l'intérieur. Le géant pensait qu'elle était encore une de ces filles en délire qui tentait de fuir. La dame costaude s'approcha et prit la main de Louise. Sa main était chaude. Louise se sentit appâtée. Elle se serra contre elle, disparut même un peu entre ses deux immenses melons, comme elle entendait le dire Emmett et le vieux Ringo. Les hommes du saloon l'effrayaient, elle était bien près des femmes odorantes.

Les marches faisaient un réel vacarme alors que la petite délégation, composée de Louise, de la dame costaude, de la jolie rousse et d'une brune très maigre à l'air fatigué, monta s'enfermer dans une des chambres, sous l'œil réprobateur du propriétaire. Les dames excitées, surtout la jolie rousse et la dame costaude, expliquèrent, avec des détails soutenus de gestes qui auraient horrifié un autre type de société, tout ce que devait savoir Louise et beaucoup plus. Les dames oublièrent un temps leur ennui, jouant avec Lou comme avec une poupée. Les gestes étaient légers, affectueux même. Et Louise revêtit une robe. C'était plutôt une vieille jaquette dont personne ne se souciait, mais elle n'avait jamais eu l'air autant d'une petite fille. Le rouge aux joues, sur les lèvres, du fard coloré sur les yeux, du noir pour le mystère, elle avait le visage comme une peinture, de l'art naïf. Des rubans roses et blancs dans les cheveux,

des rubans blancs et roses pour marquer la taille, une taille pas très creuse, les hanches encore maigres, mais ça viendrait.

Dehors, l'air frais du soir picotait le nouveau masque sur son visage. Emmett, qui devait l'attendre dans la carriole, était plutôt passé par l'arrière du saloon, longeant les clôtures à cochons, et restait claustré dans la petite pièce froide à l'arrière, faisant de grands signes silencieux pour qu'on lui apporte du gin et une femme. Il buvait au goulot, fourrait sa main dans le corsage de la jeune fille, Lana, c'était son nom. Louise qui le cherchait le trouva déboutonné et chancelant, une odeur de gin et de saletés partout autour.

Par chance, les chevaux connaissaient la route. Par chance, Emmett s'était endormi. Louise pouvait jouir de la soirée, excitée par sa nouvelle apparence, ballotée par le galop constant des bêtes. Le trajet lui parut court ; elle rêvassait, se rappelait les images animées du saloon, des femmes mystérieuses, des couleurs, des odeurs, des formes nouvelles. Les chevaux s'arrêtèrent à l'embouchure de la route qui menait à la ferme. Louise décida de continuer son chemin à pied, guidant les chevaux dans le jour tombant. Le père dormait toujours, les bras repliés sous la tête, un filet de bave odorante au coin des lèvres. Le laissant à son sommeil, Louise répéta les gestes maintes fois reproduits, détela les chevaux, les emmena dans leur enclos. Elle appréciait leur présence altière, leur douce force. Au loin, les bêtes sauvages s'égosillaient en chorale, des airs inquiétants et pourtant familiers.

Une lanterne au gaz à la main, elle entreprit de réveiller le père. Il y avait déjà des années qu'elle ne disait plus « papa ». Elle s'approcha du visage endormi, la lumière tendue entre leurs deux visages. Du dédain, un peu de mépris aussi, dans son intonation, alors qu'elle prononça son nom, de plus en plus fort. Il ouvrit finalement les yeux, mais ne vit pas son

enfant, la prenant pour une autre des filles à Bill, avec toutes les belles couleurs et les rubans, la question ne se posait même pas. Il déplia le bras, somnolent et sirupeux, l'agrippa brusquement par les cheveux et lui plaqua son haleine de pirate sur la bouche. Louise se libéra en hurlant le nom refoulé de papa. Emmett sembla reprendre conscience, reconnaissant la voix de la petite, éberlué, défait par ce désagrément. Et vint le geste qu'elle connaissait si bien, rien d'autre évidemment n'aurait pu être accompli, c'était de sa faute, la garce, elle s'habillait en putain, l'agace, une mascarade, elle se prenait pour quoi, l'animal, une femme, il fallait rire, elle n'était rien, elle ne serait rien, il aurait préféré un garçon, c'est certain, mais une petite putain, ça, c'était trop ! Il la frappa de nouveau, en plein visage. C'était lui pourtant qui l'avait amenée voir ces femmes. Et vint le geste qu'elle ne connaissait pas encore, un geste de colère, de rage aussi. Elle le frappa avec toute la force de son jeune poing et dégringola la pente de terre sèche, comme elle l'avait fait le matin même. La petite lanterne au gaz tenait le coup. Louise se dirigea non pas vers la forêt de pin Douglas, mais vers la grange où vivaient Jeff et sa famille.

Jeff se réveilla avec une peur dans les vertèbres, une sorte d'appréhension collante, qu'il expliqua par les bruits étranges entendus en plein sommeil. Il se leva rapidement, n'enfila qu'un pantalon, et se dirigea vers le poulailler. Il avait développé, forcé par les rituels du travail à la ferme, une étrange affection pour ses poules, aimant leur compagnie tranquille. Il se levait souvent, en pleine nuit, pour faire un tour de garde, vérifier l'état des animaux. Ses pensées s'arrêtèrent net lorsqu'il remarqua la petite lumière au gaz, dans le poulailler. Armé d'un bout de bois, il allait le jeter à la figure de l'intrus, le battre même s'il le fallait, c'étaient ses poules, personne ne viendrait les déranger.

Mais Jeff reconnut la silhouette aimée de Louise. Il souffla même « Louise ». Et Louise, avec sa fierté comme une forteresse, s'écroula, pour la première fois, dans les bras de Jeff, les bras de Jeff qui ne semblaient attendre que ça, et elle pleurait, du noir, du rouge, du rose. Les couleurs foutaient le camp. Ils riaient maintenant de la voir accoutrée comme une drôle de p'tite dame. « T'es une drôle de p'tite dame, Louise. Une drôle de p'tite dame ». Il la berçait comme il avait été bercé, enfant, le dos contre un des grands sapins, tant pis si ça colle. La lumière au gaz près d'eux, faible éclairage au milieu de la nuit noire, créait de grandes ombres effilées. Ragillardie par les gestes tendres de Jeff, Louise se mit à imiter les mouvements observés chez les filles à Bill, elle se jouait dans les cheveux, simulant moues, mollesse du cou et bassin courbe.

C'était peut-être pour se purger de l'haleine du père qui semblait coller à sa peau, c'était peut-être parce que les jeux étaient permis, c'était peut-être parce qu'elle l'aimait bien, cet esclave, c'était peut-être parce qu'il était noir, qu'elle se permit de l'embrasser. Rudement, comme elle avait vu faire, tirant sur ses cheveux crépus pour le ramener à elle. « Tu me fais mal, Louise ». Il se dégagea et lui dit de le laisser faire. Un instant tout était doux, tout était chaud, tout était bon. Un instant. Louise aurait dû garder l'oreille alerte, les branchages trahissaient un intrus, une menace même. Mais l'orée de la forêt leur apparaissait comme une ceinture de protection, la courbe aimée d'une parenthèse. L'autre instant, l'autre instant Emmett apparut d'entre les branches et abruptement. Il ne marchait pas droit, c'était évident, il tanguait comme sur un bateau. Du gin à la place du sang, il ne marchait pas droit, mais réussit à mettre la main au collet de Jeff. Le père voulait faire de la purée d'esclave, de la pulpe avec sa belle peau noire comme la nuit. Il le frappa, Louise se demanda avec qu'elle force, mais ça

devait être la haine, la haine de l'esclave, du noir et de sa fille, de sa fille parce qu'elle est fille et l'autre parce qu'il est noir.

Jeff voulait se défendre, venger Louise de tous ces coups, toutes ces bavures, le faire baver, lui, pour une fois. La forêt était bruyante. Le vent était tiède quand Lou fonça sur le père et le fit tomber. Le vent était trop chaud pour une nuit d'avril quand il renvoya Louise d'un coup de pied au visage en lui disant « putain ». La nuit était opaque quand le père tira sur Jeff, Jeff le bras en l'air, le bâton qu'il gardait pour les voleurs à la main, le bâton qu'il voulait planter dans la tête du père. Le vieux colt avait éteint la forêt. Le vent maintenant était froid. La petite lanterne au gaz permit à Louise de voir le corps de Jeff, retourné dans la flaque de son propre sang, noir lui aussi.

Lou

Et déjà ce n'était plus le matin. Le visage écrasé dans une boue, mélange de poussière et de bile claire, Lou ouvrit les yeux, déploya son corps tuméfié, se décrotta les paupières, et le vit. Le petit palefrenier ne faisait plus exprès pour ne pas la regarder, il la fixait hardiment. Lou, qui avait l'habitude de le voir trembler, n'aimait pas cette nouvelle audace, mais se dit qu'il était mi-homme, mi-enfant, et qu'elle avait encore le temps, pas beaucoup, mais tout de même, avant qu'il soit un homme, et que pour l'instant cette hybridité le rendait plutôt inoffensif. Vénus reniflait avec prétention, et des bandeaux de pourriture peignaient les poutres en volutes quasi mystiques. L'éclat nouveau dans les yeux du palefrenier s'estompa dès que Lou se leva. Elle avait enfilé sa posture de gaillard comme on enfile une chemise préférée et le garçon baissa les yeux.

En plongeant la tête dans l'eau froide de l'abreuvoir, toutes ses pensées se dirigèrent vers Yanaba. Ses esprits se domptaient au même rythme que sa colère réchauffait. Ses idées, elles, lui paraissaient si pures et complètes qu'elle comprit, comme sous la volonté d'un quelconque pouvoir divin, que le sort en était joué, que Yanaba serait désormais son bras droit, son alliée et sa responsabilité, qu'elle ne supporterait jamais plus l'idée de la laisser pourrir dans l'antre glauque du Saloon. La tête sous l'eau, le temps un instant suspendu, Lou se vit lui apprendre à chasser. La forêt, maternelle et violente, les envelopperait et les affronterait, dans une même mesure. Lou se sentait bien.

Vénus, que les soins du palefrenier avaient déjà commencé à gâter, s'impatientait, attaché de façon rudimentaire devant le saloon. À l'intérieur, la grande pièce principale était presque déserte. Seule l'odeur âcre d'un tabac très fort remplissait l'espace. Le propriétaire,

enfoncé dans une chaise de cuir de boeuf, sommeillait, à demi assoupi, comme le chat qui siégeait tout près, les yeux mi-clos, les oreilles alertes. Lou monta à l'étage sans se faire voir. Le palier donnait accès à une pièce exiguë où quelques filles dormaient, lovées sur des matelas rudimentaires. Celle qui paraissait être la plus jeune tricotait un châle d'une couleur rappelant celle de la merde d'oie. Adjoint à la pièce, un couloir sombre s'avancait, duquel une multitude de chambres, sept exactement, se rattachaient. Lou, fébrile, heureuse de sa décision, persuadée qu'elle changerait pour de bon l'air morose de Yanaba, entra dans la chambre où elle l'avait laissée. La pièce était pleine de poussière et d'odeurs de musc, le lit défait, vide. Au sol, de la boue en taches, en forme de semelles de bottes, tapissait le bois en mouvements circulaires. Si Lou reçut une vive douleur en plein ventre, qui aurait bien pu être un coup de poignard asséné de derrière par un traître tellement la douleur était vive, elle comprit rapidement que c'était l'absence de Yanaba qui l'effrayait, et que, bien qu'elle ait l'habitude de craintes et de peurs en tout genre, rien ne l'avait préparée à la terreur qui l'envahissait à cet instant. Ses poils retroussés, elle fouilla la pièce ; les plantes si précieuses étaient encore dissimulées sous le matelas, les quelques babioles que Yanaba chérissait traînaient près du lit, la petite lampe à l'éclairage jaune était renversée. Dans la chaleur et le bruit, puisqu'elle se mit à rugir le nom de Yanaba, Lou ratissa l'étage, toutes les chambres, tous les coins, questionna les filles qui paraissaient toutes plus épouvantées les unes que les autres. Le propriétaire, alarmé par les cris de Lou, monta, le fusil chargé de balles, mais Lou n'y voyait plus clair, les choses viraient au rouge et l'homme encroûté de sommeil ne comprit rien alors que Lou l'empoigna et le renversa sur une des tables qui traînait en gaeulant, la bouche près du visage, une pluie de très fins postillons le vaporisant, exigeant qu'on lui dise où se trouvait Yanaba. Le propriétaire, bien qu'il possédât une moralité douteuse, semblait sincère ; il n'en avait pas la moindre idée

et Lou lui apprenait la nouvelle. Elle se retint. Avec toute sa force, elle ravalait. L'envie de le réduire en lambeaux prenait toute la place et elle s'éloigna de l'homme, effrayée de ce qu'elle voulait lui faire. Elle posa des questions aux filles qui, plus effrayées les unes que les autres, dirent peu. Lou sut rapidement que Yanaba n'était plus entre ces murs.

Les heures et les minutes devinrent des concepts solubles et défaillants pour Lou, alors que la conscience de son corps se faisait et se défaisait, oscillant entre lucidité aiguë, pensées fusantes et douleurs envahissantes, douleurs qui partaient du creux profond de la chair et se répandaient comme un poison bouillant dans tous les organes, annihilant un instant les considérations logiques des événements passés et potentiellement futurs. Lou ne sentit pas le vent chaud se lever. Ni la fine poussière éroder doucement ses joues, se loger dans le coin de son œil.

Aveugle au monde qui l'entourait, elle se dirigeait chez Alban comme dans un tas de purin. Il lui déplaisait de lui accorder maintenant l'importance qu'il avait pourtant demandée la veille. Mais la culpabilité l'emportait sur l'orgueil et lorsque Lou entra dans le commerce d'Alban, il sut lui dire ce qu'elle réclamait. Le vieil Alban, apprenti insomniaque, gardait toujours un œil myope sur la ville endormie. Ayant toujours été trop vieux pour agir, il avait développé des habiletés de voyeur, une déviance pratique pour celui qui souhaitait garder un œil sur le territoire. La nuit venue, Alban rêvait éveillé, ne quittant jamais les murs cartonnés de sa demeure, s'imaginant accomplir la justice de ses fantasmes. Il s'inventait fort, plein de vigueur et d'audaces, prêt à tout pour sauver des innocents. S'il avait réellement voulu, Alban aurait eu beaucoup de travail dans la ville de Red Hills.

Mais Lou était impatiente, et les rêveries du vieil homme l'ennuyaient. Elle sentit, en s'approchant de lui, que ses mouvements l'intimidaient et elle en profita pour insister sur les informations qu'elle souhaitait avoir. Leur visage à deux ou trois centimètres l'un de l'autre, tout au plus, l'odeur toujours davantage putride, Alban lui dit enfin ce qu'il avait vu tard dans la nuit, un peu avant le chant du coq : Trois hommes. Trois chevaux. Direction sud-est.

Une femme ?

Une femme.

Vivante ?

Oui.

Et Lou partit. Alban ragotant, encore seul, milles anecdotes des nuits de Red Hills. Lou pensa qu'elle préférait tout de même lorsque les choses étaient dites directement et sans détour.

Le sol, plutôt meuble à cet endroit, avait préservé les traces de trois chevaux. Lou remarqua qu'un des chevaux avait laissé des empreintes plus profondes. Les fluctuations nerveuses de son corps s'apaisèrent un peu lorsqu'elle réalisa que les foulées n'étaient pas celles d'un galop de course. Ces hommes ne fuyaient donc rien. Ils quittaient Red Hills au trot, tranquilles. Le ciel se couvrait de grands rubans sombres. Le vent se levait. Sachant nouvellement où donner de la tête et du cœur à l'ouvrage, Lou prit son sac, son chapeau et grimpa sur son cheval. Elle partit au grand galop, direction sud-est. Vénus avait presque un air joyeux, son pelage prenait les mêmes tons irisés que le soleil déclinant. Rapide et fidèle à ses habitudes, il filait au pas de course avec une aisance hautaine.

Bien que le vent agitât furieusement ce qui se trouvait dans la plaine, la trace des trois chevaux était facile à suivre. Le mouvement apaisait la femme et son cheval et, plus ils s'éloignaient de la ville, mieux ils se sentaient. Lou chérissait cette petite zone brutale qui gonflait en son sein, mais qui avait toujours été, comme une graine bien plantée, accrochée en elle. Et c'est dans l'énergie de ses mouvements et de ceux de son cheval qu'elle en prenait pleinement conscience. Les ombres s'étiraient devant, et le soleil, derrière, était gros et orange.

Lorsque Lou vit de la fumée s'élever en arabesques fuyantes à l'horizon, elle freina sec. Vénus, surpris, hennit, contrarié et de nouveau maussade. Lou sut ce qu'il lui restait à faire. Gardant une distance raisonnable avec les hommes, elle pourrait se reposer un peu et manger sommairement, sans faire de feu, puisqu'il lui fallait les prendre par surprise, en pleine nuit, la nuit très noire, c'était sa seule chance. Elle devait les surprendre, elle ne pouvait arriver de front, ils feraient d'elle, au mieux, de la bouillie pour coyotes.

La pluie tombait maintenant doucement et Lou étendit une bâche, l'attacha d'un pin à un autre et attendit que la nuit enveloppe toute chose. Lentement, l'obscurité prenait sa place. Alors que Lou camouflait le petit campement de branchages, de petites crampes la surprirent sous ses pantalons d'homme, dans sa culotte de femme. Elle se dit que ce n'était pas le moment. La pluie devint torrentielle, puis, alors que les gouttelettes d'eau prenaient un angle confondant dans l'espace, elle se mua en orage qui se déchargea plus fortement que prévu.

À travers les grands mouvements d'eau noire, Lou pouvait voir, sous la lumière intermittente de l'orage, les ombres ramper. Tout autour, le chant des animaux gonflait ; des cris comme ceux de femmes mêlés à des glapissements secs. Le campement sommaire fait d'une toile cirée, de deux bâtons, d'une conserve vide et d'un long fusil tenait le coup. La

coulée s'était fait sentir, sur l'aine et sur la cuisse d'abord, puis le long de la jambe. Lou espérait que l'odeur âcre du sang se perde dans le vent humide des odeurs de tourbe, de feuilles vivantes et mortes, de terre ferreuse, de fleurs poussées là, en tas. Elle se dit que si elle pouvait boire, ne serait-ce qu'une goutte d'alcool, elle les attendrait de pied ferme, ces bâtards. Mais elle était épuisée, avait peur, et surtout, n'avait pas que ça à faire ; elle avait une amie à sauver, des hommes à éliminer, un équilibre à rétablir. Les bruits d'animaux se rapprochaient. Des vocalises de sorcières, elle pensa.

Elle regarda la pluie vernir les roches et ses bottes couvertes de boue. La nuit ne faisait que commencer, elle l'inaugurait de son sang odorant. Une curieuse sensation d'accablement et d'urgence l'engourdissait. L'eau formait maintenant des rigoles. Un minuscule ruisseau s'était créé dans un des plis de son chapeau de cuir et le filet d'eau affluait le long de sa colonne vertébrale. Plus loin à l'ouest, elle savait trouver, près de larges pierres plates, de la mousse encore fraîche, protégée de la pluie par les branches de pin. Mais elle ne répéterait pas les gestes que Yanaba lui avait appris. Elle saisit plutôt le vieux mouchoir qui traînait dans la poche interne de son manteau et le fourra dans sa culotte d'homme. Annoncer sa présence à ces bougres par un coup de fusil était hors de question. Elle nettoya rapidement la jambe de son pantalon avec la pluie, espérant que les bêtes l'oublieraient. Elle aurait donné beaucoup, à cet instant, pour une rasade d'eau-de-vie.

La lumière bleue, fuyante, de l'éclair, lui avait permis de voir le premier coyote. Lui avait permis de soutenir la fixité de son regard. Lui avait permis de comprendre l'ampleur de son imprudence. Et, comme dans un rêve pâteux, la voix du père lui revenait : « Saleté de jupon. » Ces mots, qui tombaient toujours à point ou, peut-être, toujours bien mal, lui faisaient

un drôle d'effet, comme un mélange de fatalité, d'orgueil et de colère brute. Lou se doutait qu'une bande se tenait dans l'ombre, derrière ce qui pouvait être le mâle dominant. Cette fois, la lumière se fit bleue et verte, et Lou les vit. Ils étaient mille ou six et l'entouraient, en quelque sorte excités, comme si, curieux plus qu'affamés, ils ne savaient trop comment s'y prendre. D'une main, elle saisit l'un des longs bâtons et de l'autre, la conserve. Sa glorieuse discrétion foutait le camp, son espoir de traverser la nuit en ombre aussi. Tout contre une goutte d'alcool, même une gorgée de ce jus infect à Miller de la ville de Gold Creek, ne serait pas de refus, elle pensa. Le premier coup du bâton contre la conserve fit reculer les animaux, mais la concurrence sonore était forte ; les éléments du dehors vrombissaient. La meute, comme immunisée contre le bruit, revenait, reculait, zigzagant, grognant, créant un cercle informe et mobile autour d'elle. Ils puaient fort l'animal mouillé. Et la mort aussi, la vieille, avec ce que ça implique. Elle pensa au fusil, elle pensait sans arrêt au fusil ; une seule balle tirée de concert avec le tonnerre et elle serait encore du vent féroce qui passe. Les peurs se butaient l'une contre l'autre. Découverte par les hommes, elle n'était pas mieux que bouffée par les bêtes.

Un premier coyote bondit. Les yeux de Lou, familiers avec nuit noire, lui permirent de prévoir le coup, et hurlant avec une fureur qui vient du ventre, elle assena un solide coup de bâton dans le creux chaud de la bête. L'abdomen blessé, le coyote se retira en glapissant, traînant avec lui le pieu enfoncé dans sa chair. Elle se surprit à penser que tout était fini, qu'ils allaient fuir, qu'elle ne les reverrait plus, ces salopards. Sa fatigue gagnait du terrain, la pluie qui tambourinait sur ses épaules l'engourdisait. Le bruit la berçait comme une mère rageuse et plongée dans cette nuit d'eau, elle se sentait effrayée par son propre calme. Mais par derrière, une autre bête lui planta ses crocs dans le mollet. Tous ses muscles ravivés par la

douleur, elle martela de puissants coups de poing sur le museau du coyote. Des débris d'idées fusaient à chacun des coups donnés, allant de stratégies imminentes et incomplètes, aux éclats d'un avenir moins pénible, avec Yanaba, peut-être. Elle reconnut alors celui qui dominait. La lumière fuyante des éclairs lui laissait voir son pelage dense et brun clair, son oreille estropiée. Elle voulut atteindre son long fusil de chasse, mais, reculant sans jamais perdre le contact visuel avec celui qui semblait être le chef, elle tomba en position assise, vulnérable, trébuchant sur une racine enfouie sous la boue. Sachant que cette position ne lui laissait que peu de temps, elle sortit le Colt de son manteau. Elle regrettait déjà les trois balles du barillet lorsqu'elle fit feu. Mais la tempête accomplit son travail de couverture, elle savait que personne ne pouvait l'avoir entendu. Des mouvements d'eau et de sang noir créaient un petit ressac près du corps de l'animal. Les animaux ne reviendront pas, les hommes ne sont pas loin et Lou se dit qu'elle méritait un peu de repos.

Une douceur, une fraîcheur délicieuse parcourait Lou dans le matin jaune. Inconsciente encore, une fine brise l'enveloppait, froissa les herbes déjà sèches autour d'elle et l'humidité, que l'air déjà chauffé par le soleil matinal n'arrivait pas à dissoudre complètement, préservait mille odeurs suaves de pourriture, de faisandage, d'urée et de fer, mêlées à du neuf ; les jeunes pousses, les bourgeons de fleurs et tout ce qui était tendre. Lou se réveilla, alors que Vénus broutait tout près de son oreille. Comme un coup de massue, elle reçut en plein visage toute la lumière du matin. Lou avait mal, la nuit était perdue et Yanaba risquait toujours plus, chaque instant qui filait. Le campement fut rangé en quelques battements de cils et Lou se rassura, se jura que la nuit suivante serait la bonne, qu'il n'y aurait ni coyotes, ni orage et que la prochaine noirceur ne serait remplie que par sa rage.

Lou, sur le dos de Vénus excité de reprendre la route, arpenta l'endroit où les empreintes avaient été laissées la veille. Les rafales charriant toutes sortes de détritrus, la pluie tambourinante et puissante, et les larges rigoles avaient dissipé toute trace des trois hommes et des trois chevaux.

Dee

Mae n'arrête pas de se mordre la lèvre. Je dis : « Arrête de te mordre la lèvre Mae. » Elle ne dit rien, regarde devant. Je dis : « Les choses vont changer maintenant ». Elle regarde le champ. Elle regarde le champ de coton en se mordant la lèvre. Je plisse les yeux, le soleil est fort : « Faudra qu'on parte vite. » Elle ne me regarde pas et dit : « Tu ne trouves pas que le coton ressemble à de très petits nuages? ». Je regarde Mae. Sa peau a toujours été plus pâle que la mienne.

Je dis : « Non. ».

Louise

Les rats et les chiens errants et Louise se tenaient en marge. La zone limitrophe presque déserte des villes et des villages était leur salut. Ils sortaient la nuit ou, préférant l'ombre des ruelles et des cours obscures, fuyaient les marchés bruyants, les rues pleines et les lieux chauds. Louise ressemblait de plus en plus à ces animaux faméliques qui traînaient leurs os d'un déchet comestible à un autre. Son ventre décharné était pourtant bourré. Bourré de ressentiments puissants contre le père. Mais il lui était de plus en plus difficile de maintenir sa colère, de chérir sa haine, de préserver sa douleur. L'univers perdait des nuances, les couleurs s'éteignaient une à une et les détails mourraient tranquillement. Sa faim était féroce et elle gagnait du terrain. Les nuits glaciales et les journées trop chaudes usaient la petite. Des cavités se formaient sous ses yeux et son souffle s'usait. Malgré la faiblesse, Louise ne baissa jamais la garde et continuait à résister, comme portée par un vent violent, bien loin de la mort.

Et vint un temps où Louise apprit à voler. Elle, qui ne se nourrissait que des déchets laissés aux cochons, se mit à espérer mieux, à exiger plus. Comme un animal sauvage qui s'acclimata à l'homme et devient dangereux, elle n'avait plus peur. Ce changement se fit alors que sa colère intacte rencontra une grande misère. Son corps décati la soutenait à peine, mais elle apprit, dans ce que certains nomment l'énergie du désespoir, les gestes sournois des voleurs. Or Louise ne s'encombrait pas de désespoir, la colère était suffisante et elle prenait de la place. C'était un apprentissage à la dure ; elle reçut maints coups et claques de toutes sortes et, dans le lot des volées, arrivait tout de même à subtiliser un morceau de pain, un œuf, une pomme, du lait à même le seau et parfois même, un morceau de bœuf rôti. Les gens la

voyaient comme une petite sauvage et elle était tellement sale qu'ils ne percevaient pas la couleur de sa peau. À défaut de savoir, ils la traitaient comme un ignoble cabot.

Les regards apathiques des villageois ne s'attardaient sur elle que pour la punir ou épier distraitement ses gestes lorsqu'elle s'approchait de biens d'importance. Ce fut le début d'un long cycle de misère moins pénible. Louise comprit qu'elle avait la faculté de s'acclimater à toute chose, ou plutôt, de réagir à toute chose. Il y avait une différence énorme entre être capable de subir tout événement et avoir la capacité d'appréhender en actions le cours des choses, et Louise le sentait. C'était comme un léger picotement sous la peau, près des muscles qui l'exhortait pénétrer le monde, à y agir, à y créer des remous qui se répercuteraient longtemps. Forte de la nourriture qu'elle apprenait de mieux en mieux à voler, elle prenait plaisir à tenter de nouvelles approches, à éprouver des techniques plus acrobatiques aperçues en rêve. Louise restait maigre, mais sa nouvelle alimentation et ses exercices lui donnaient de nouvelles couleurs et même ses joues d'enfants se devinaient faiblement sous la tonne de crasse.

Un petit matin maussade, Louise, enhardie par ses nouvelles dispositions, entra par la fenêtre d'une rustre cabane en bois avant de s'être absolument assurée qu'elle était désertée. Elle avait pourtant bien vérifié par la fenêtre donnant à l'ouest, et celle qui faisait face au nord, mais, par trop d'assurance, laissa tomber le reste de ses gardes. La fenêtre qui faisait face au sud était ouverte et Louise se sentait invitée par les odeurs cuites et sucrées de l'intérieur. Dès que ses pieds touchèrent le sol fraîchement balayé, Louise comprit qu'elle n'était pas seule avec les délicieuses victuailles. Comme d'un seul mouvement, elle bondit vers la fenêtre pour en sortir comme elle en était entrée. Puis elle s'arrêta. Une voix grave et lisse lui avait dit :

« Attends ». En se retournant vers la voix, Louise vit un visage usé et des yeux bons. La voix, le visage et les yeux appartenaient à une dame qui souriait. C'était un sourire qui disait de ne pas avoir peur. La dame dit à Louise, toujours à demi suspendue à l'embrasement de la fenêtre: « Mon nom est Ruth ». Voyant que la petite ne comprenait pas pourquoi les coups et les cris ne s'acharnaient pas sur elle, Ruth découpa une belle pointe de la tourte encore chaude et la présenta à Louise. Conquise par toutes les chaleurs de l'endroit, elle s'empiffra, mais resta debout, prête à déguerpir. Il y avait en Ruth quelque chose de triste et de résigné qui la rendait profondément aimable. Louise le remarqua, la bouche pleine. Ruth lui servit un verre de lait. Puis, un morceau de tarte. Elle parlait doucement à Louise. Louise dit son nom. Les yeux de Ruth se plissèrent et son visage s'illumina, comme s'il y avait beaucoup de soleil.

Elle réfléchissait à voix basse, presque silencieuse, pensant que le vacarme du dehors semblait bien loin. Louise se prit de l'envie de se poser, sans toutefois savoir comment s'y prendre. Mais ce temps de repos reluisait dans son esprit comme une tentation dangereuse, un abandon jouissif et pernicieux. Parce que Ruth voulait la laver, l'habiller, lui apprendre à lire, elle lui expliquait, qui plus est avec une douceur effroyable, qu'elle avait enseigné, plus à l'est, dans une ville de surcroît, et qu'enfin elle serait bien traitée, apprivoisée, éduquée, nourrie. Le goût des cerises cuites prenait de la place dans ses pensées qui bondissaient à l'idée de savoir lire, de dormir dans un lit, mais surtout de manger, chaque jour, des tartes aux cerises. Un homme entra alors, et la danse des tartes qui s'était imposée dans l'esprit de Louise s'écroula d'un seul coup. L'homme sembla tout aussi étonné que Louise et Ruth l'amena discuter sur la véranda. Ils y restèrent un bon moment, et Louise se sentit prise entre deux grands mouvements : celui de fuir, celui de rester, pour voir. La cabane craquait comme un vieux navire. La femme et l'homme entrèrent, Louise n'était pas partie.

Bill dégagea de sa poche un couteau de chasse à la lame élimée et le posa sur la table de merisier. Il frotta ses mains pour en dégager la crasse et tira une chaise de bois dur près de lui. Il fit signe à Louise de s'y assoir. Meticuleux, il alla chercher un vieux chiffon, le posa sur ses genoux et s'assit face à la chaise qu'il venait de déplacer. Bien d'aplomb sur le sol, les pieds de Bill pointaient vers la chaise. Tous les membres de Louise étaient en alerte, mais elle s'assit devant la masse que formait Bill. La maisonnée sentait le pain chaud et le regard de Rudy était sur elle comme une chape douillette et bienveillante. Doucement, comme s'approchant d'un chien errant, Bill tendit la main vers le visage de Louise. Celle-ci eut le réflexe de se reculer, puis, voyant la douceur avec laquelle il s'avançait, le laissa s'approcher un peu plus. La présence de Rudy l'encourageait, bien que quelque part, bien profond en elle, elle se dit qu'elle allait regretter cette confiance. Les gros doigts de Bill étaient maintenant près du front de la petite et il entreprit de placer ses cheveux derrière ses oreilles. Louise, étonnée de ce geste maladroit, mais somme toute assez tendre, le laissa faire. Puis, l'homme se rapprocha encore. Il prit le vieux chiffon et le passa simplement sur le visage de la petite. Le résultat n'était pas celui espéré, les teintes de noirs, de bruns et de rouge se mélangeaient, et le chiffon déjà sale ne fit qu'étendre la crasse. Louise inhabituée à ce geste n'avait pas eu le réflexe de fermer la bouche et trouva que la guenille avait un drôle de goût, légèrement salé. De sa main droite, Bill vérifia les dents de Louise comme il avait déjà vu faire le marchand d'esclaves. Il hocha la tête, Rudy déduit que cette jeune enfant avait probablement de bonnes dents. Puis de sa main gauche, Bill empoigna la masse de cheveux qu'on devinait châtain et Louise se leva d'un bond. Avant qu'elle eût le temps de réagir, Bill avait pris le couteau de sa main droite et coupa net les nœuds épais qui faisaient office de coiffe à Louise. Elle, qui n'avait pas la conscience futile de son apparence, se sentit libérée par cette nouvelle coupe de cheveux, la tête légère. Bill,

voyant la nouvelle tête de Louise, toute sale et les cheveux comme un garçon, dit tout haut ce qu'il pensa devant cette étrange vision : « Elle sera mon petit homme. » Il expliqua à Ruth qu'elle pourrait l'aider dans le champ et les travaux, qu'elle lui apparaissait comme une solide petite fermière et qu'elle n'avait pas encore la tête bourrée d'histoires de bonne femme. Elle porterait la salopette et les cheveux courts, n'aurait pas peur de se salir et de s'endurcir le corps. Ruth était satisfaite. L'enfant ne dormirait plus à la belle étoile, elle serait bien nourrie et elle en prendrait soin.

Lou

Peu après le dernier orage, la sécheresse s'installa pour de bon. Plus une goutte de pluie ne daigna mouiller la plaine. Le soleil remplissait l'atmosphère, éclatant et furieux. Un flux de lumière s'abattait sur Lou, la terre se fissurait sous elle. Le manque d'eau insidieusement faisait son effet ; le cheval et la femme perdaient lentement conscience de leur environnement et leurs gestes devenaient pâtes. Mais ils avançaient, comme dans un rêve à demi cauchemardesque, toujours, vers le sud-est. Les empreintes effacées avaient eu sur Lou l'effet d'une tragédie. Le repos lui était dorénavant interdit, elle avançait avec constance et entêtement. L'espoir, qui avait été jusqu'ici un noyau ferme sur lequel Lou s'appuyait, s'étiolait lentement, érodé par les heures qui passaient sans aucun indice lui permettant de retrouver Yanaba.

La terre grillait sous le soleil et créait des effets miroitants au sol qui aurait pu être très beau dans un autre contexte. Lou, que l'acharnement à retrouver Yanaba rendait insouciant à ses besoins, ne voyait pas les modifications importantes que subissait son corps. Son eau s'évaporait, son grand chapeau n'y pouvait pas grand-chose, et sa langue, normalement souple et d'un joli rose, était grise et épaisse comme un triple steak. Le paysage devant n'était plus qu'une masse informe et lumineuse, Lou n'y percevait plus aucun détail. La chaleur, pesante, écrasait jusqu'à la pluralité des odeurs, et il ne semblait rester, pour Lou, que l'odeur d'un pain trop cuit. Bien que Vénus fut aussi brûlant que toute chose, Lou se pencha sur lui jusqu'à ce que tout son corps fut collé à son dos musclé et s'assoupit.

Louise

La brise était douce, mais charriait de petits grains rudes qui se logaient dans tous les plis, se coinçaient entre les cils des travailleurs. Louise bêchait avec une force qui étonnait encore Bill. En une année, Louise était devenue cet être bigarré, qui lui apparaissait comme mi-garçon, mi-louve. Les travaux physiques et la nourriture quotidienne l'avaient transformée. D'enfant solide, mais chétif, elle était devenue grande et forte. La terre était meuble sous les pieds nus de Louise, et Bill, haletant et soufflant comme un vieux sanglier, s'installa sur le tronc d'un arbre coupé. Il bourra sa pipe, observant les muscles saillants de Louise et se demandant s'ils juraient avec ses hanches et ses seins qui s'arrondissaient un peu plus à chaque lune. Il trouvait l'ensemble bien particulier, comme si le sort avait décidé de lui donner beaucoup, de tout. Il avait chaud.

Ils rentrèrent plus tôt ce soir-là. Heureuse de retrouver Ruth, Louise courait presque devant Bill visiblement épuisé. Ruth remarqua les traits tirés de son frère. Si Louise appréciait ces retours chaleureux à la maison, sa hâte était surtout celle de retrouver les livres que Ruth lui avait appris à déchiffrer. Chaque soir, depuis qu'elle avait appris à lire seule, elle dévorait les récits qui s'empilaient dans la bibliothèque poussiéreuse. Ceux que Ruth tentait désespérément de lui dissimuler étaient de toute évidence ceux qu'elle préférerait. Dès les premiers jours, la bibliothèque lui était apparue comme un objet massif et interdit. Certainement, la photo de l'enfant avait beaucoup à faire dans ce sentiment qu'il y avait, dans cette petite maison de bois, une zone à ne pas outrepasser. Louise fut donc, dès les premiers instants de sa cohabitation avec Bill et Ruth, attirée par la bibliothèque et les objets qui s'y trouvaient, comme un ours par du miel. Ruth saisit cette occasion de faire ce qu'elle avait

toujours fait, c'est-à-dire enseigner la lecture à une petiotte désœuvrée. Elle découvrit une élève rigoureuse, vive et rebelle. Louise sut lire avant l'hiver et elle riait beaucoup. Ruth ne comprenait pas toujours ce qui amusait autant Louise, mais appréciait cette nouvelle musique. Louise trouvait dans ses lectures un humour inédit, où les femmes ne disent rien, où elles attendent dans de jolies toilettes et ne font rien. C'était à pleurer de rire.

Lorsque sa sœur lui dit qu'il devrait se reposer, Bill balaya de sa grosse main l'espace devant son visage et but une gorgée de bourbon. Le visage de Bill s'étirait de jour en jour et il développait, ce que Ruth appelait une sorte de compression des nerfs. Amaigri, Bill s'était mis à boire, lui qui ne touchait pas à l'alcool, il buvait maintenant jour et soir, rouspétant que ça lui donnait du cœur à l'ouvrage, il n'en avait plus beaucoup. Son regard avait changé, il pouvait fixer longuement des recoins de toutes sortes. Et Louise observa qu'il s'éloignait d'elle, comme si elle l'effrayait. Lorsqu'elle s'approchait de lui pour lui parler et qu'elle posait sa main sur son épaule, il sursautait et s'éloignait en prétextant mille besognes importantes.

Les semaines passèrent et Bill devenait de plus en plus renfrogné et parfois un peu brutal. Ruth avait même fait chercher le médecin, mais ni lui, ni Bill ne se montrèrent très coopératifs. Ils finirent par boire un verre de bourbon sur la galerie, se racontant les dernières histoires du village comme de vieilles commères. Lou se sentait abandonnée par Bill qui lui avait pourtant appris beaucoup. Son regard changeait, il semblait fiévreux, et Lou n'y voyait pas un bon présage.

Un de ces soirs très clairs, alors que la lune immense s'entourait de filaments nuageux, Bill, qui avait bu deux bouteilles de l'alcool douteux du voisin, monta dans la chambre de Louise, agité. Louise lisait, appréciant la qualité lumineuse de ces lunes presque pleines. Bill

entra et défit sa ceinture. Il dit à Louise, à voix basse, qu'elle n'avait pas à avoir peur, que c'était naturel, entre un homme et une femme, qu'il ne lui ferait pas mal, et celle-ci, pendant qu'il avançait doucement, fixait le sexe mou et ratatiné de Bill balloter de gauche à droite. Ses lectures et son instinct puissant lui avaient permis de comprendre rapidement ce qui se passait. Elle sentit une vague de pitié bouillante se déverser dans son corps. Et Bill paraissait imperturbable, il s'approchait de plus en plus et la pitié de Louise se mêlait à la colère ; c'était trop triste. Il s'approcha du lit et elle le repoussa, se disant qu'il allait bien rebrousser chemin. Mais le geste de Louise eut pour effet d'éteindre quelque chose chez Bill. Elle ne put se résoudre à le frapper là où il aurait mal, son engin lui apparaissait comme une pauvre et triste bête à l'agonie, si fragile. La déception de Louise débordait. Elle allait devoir le frapper, elle allait devoir lui montrer, à ce pauvre Bill. Malgré son dégoût, son abattement et sa pitié, elle était furieuse. Ce qu'elle perçut d'abord comme de l'impatience s'était rapidement transformé en grande colère. Pour la première fois, Louise s'était posée ; elle avait appris à aimer revenir au même endroit chaque soir, elle avait appris à chérir la tranquillité du logis de Ruth, la stabilité presque débilante des repas et de l'heure du bain. Bill, avec son appareil flétri soudainement offert aux grands vents, venait mettre en pièces son nouvel univers. Et les choses se passèrent plutôt rapidement. Bill la gifla et tenta soudainement de la maintenir d'une main, face retournée dans l'oreiller, alors que de l'autre il la tâtait comme le fermier triture un nouveau cochonnet. Ivre, il se méprenait sur la force de Louise. Elle se releva avec la force de ses bras et de ses jambes, rageant et pestant contre ce foutu Bill, mais qu'est-ce qu'il lui prenait ? Redressée sur le lit, elle lui décocha un direct qui le sonna un instant. Souhaitant ne pas trop amocher le pauvre Bill, qui faisait somme toute une sale tête, Louise l'empoigna par les épaules et, avant qu'il ne puisse faire un autre mouvement, l'envoya contre la commode, puis,

comme une poupée de chiffon, sa tête termina sa course contre la vitre de la petite fenêtre qui éclata en une longue fissure semblable à la toile d'une araignée sans talent. Louise savait qu'il ne bougerait plus. Sa honte était plus lourde à bouger que les blessures infligées. Calmement, bien qu'elle bouillît de l'intérieur, elle prit un petit sac, quelques vêtements et descendit à la cuisine. Ruth était levée. Elle ne dit rien. Elle tremblait doucement, comme un animal tout neuf ou très près de la mort. Louise chargea son sac d'un pain de savon, d'un petit couteau et de quelques provisions. Elle embrassa Ruth sur la joue, jeta un regard sur la bibliothèque et sortit. Une fine bruine perlait sur les choses du dehors. C'était joli. Une hachette était plantée dans une bûche près de la porte. Louise se pencha, l'arracha de son trône et alors qu'elle s'éloignait, elle entendit les sanglots de Bill et de Ruth. Louise savait qu'elle ne les reverrait plus jamais.

Lou

Vénus avança sans guide, Lou inerte sur son dos, très lentement et presque sans force. Il était vaillant et continuait pour leur survie à tous les deux. Lou émettait des sons délirants, le coup de chaleur était puissant, il lui fallait de l'eau.

Elle se trouva tout à coup dans un immense jardin. L'espace était découvert, mais chaque angle, chaque recoin, était foisonnant d'Achillées, de Glaïeuls et de Basilic. Le portrait était étrange, bien que pour Lou il sembla terriblement familier. Elle avançait sans bruit, effrayée de réveiller un double presque entièrement identique qui sommeillait sous des tréteaux si grands, et qui montaient si haut dans le ciel, qu'il lui était impossible de voir ce qu'ils supportaient. Lou descendit des marches. Elle put en compter sept. Plus elle descendait, plus la noirceur envahissait le paysage. En se retournant, elle constata que le jardin avait pris l'aspect de catacombes. Lou arriva à une plage hideuse, foisonnant d'algues de toutes sortes, d'animaux morts qui bougeaient malgré tout, grouillant de vers gras et blancs. Une immense machine lui couvrait la vue, elle n'y voyait presque plus la mer grise et verte, ni le ciel ardoise. Le métal luisait, bien qu'aucun soleil ou lumière ne perçât l'opaque plafond de nuages. Lou réalisa bien vite que c'était la machine elle-même qui créait les nuages par sa fumée toxique et que les seuls êtres à pouvoir y survivre étaient les vers blancs et gras.

Deux tresses jaune pâle, presque blanches, encadraient le petit visage de l'enfant et Lou croyait encore rêver. Elle tenta de parler, mais tout son intérieur était sec, sa langue et les parois internes de sa bouche étaient rugueuses. Sa conscience des choses était discontinue, mais elle vit un carrosse avec plusieurs autres têtes blondes, un homme qui arpentait nerveusement le secteur, un long fusil à la main. La petite lui donna de l'eau, par petites

gorgées, pour ne pas que son corps se rebelle contre cette intrusion de liquide frais. Lou voulut garder de l'eau pour Vénus. Lorsque Lou put parler, elle remercia la bonne famille et offrit un couteau à la petite. La famille s'enfuit, ils ne voulaient pas tarder, être surpris par la nuit, et ils disparurent comme ils étaient apparus.

Lou continua son chemin, ragaillardie par l'eau et la nourriture qu'on lui avait données. Elle errait dans cette région décharnée, savait seulement qu'elle se dirigeait vers l'est. Normalement, Lou appréciait arpenter de nouveaux territoires, mais ici, le temps jouait contre elle. Il fallait retrouver la trace de Yanaba. En plissant un peu les yeux, elle vit droit devant elle la terre agitée, brouillant l'horizon de poussière doré. Elle se dirigea au galop en plein cœur de ce désordre.

Cinq sculpturaux hommes de bronze gravitaient, suivant des sillons circulaires invisibles et de plus en plus étroits, autour d'un centre noir, massif, formé d'une cinquantaine de magnifiques bêtes. Les buffles piétinaient et les hommes étaient patients. Ils attendaient, dans l'opaque poussière de toute cette agitation, qu'un buffle malade, très jeune ou faible, s'épuise. Lou trouva cette méthode injuste. Sa technique était plus frontale et une part d'elle jouissait à l'idée d'être vue alors qu'elle réussirait ce que nul d'entre eux n'oserait jamais faire.

Il était assez facile de déterminer quel buffle était un mâle dominant. Bien que cet animal ne possédait pas une hiérarchie aussi rigide que d'autres, il y avait toujours un gros mâle, avec des cornes plus longues, des muscles plus épais, qui terrorisait les mâles plus délicats, montait toutes les femelles et écrasait les petits qui ne lui plaisaient pas. Celui qui menait ce troupeau n'était pas particulièrement haut sur pattes, mais il se rattrapait amplement

au niveau de la largeur. Lou installa un amoncellement de poudre à canon et de roches, placé là où les cercles du troupeau le mèneraient. Elle s'éloigna suffisamment pour ne pas freiner le passage des bêtes. Puis, alors qu'ils étaient à quelques pas de la poudre, Lou prit son colt et tira. La balle ricocha sur une pierre, les bêtes avançaient toujours et les hommes de bronze, dérangés par la femme, perdirent le rythme de leur belle composition. Elle tira une deuxième fois, et la balle atteignit la poudre, qui explosa, scindant en plusieurs morceaux les cailloux judicieusement placés. Ils fusèrent de toute part. Le stratagème eut pour effet de faire dévier d'un coup le troupeau, le gros mâle identifié par Lou tout au-devant. Le bruit était infernal, la poussière remplissait l'air et chaque repli. En un instant, Lou se retrouva devant le troupeau qui chargea comme un train. Les hommes lui crièrent de fuir. Elle s'immobilisa. Vénus sachant ce qu'il y avait à faire se retourna, se plaçant perpendiculairement au troupeau. Lou banda son arc et retint son souffle, le bras bien appuyé sur son sein écrasé. Elle visa juste. Plantée dans le vif du cou, la flèche surprit le buffle qui se mit à mugir. Avec toute la force qu'il possédait encore, il fonça sur Lou, laissant derrière lui une traînée de crottes molles. Vénus, toujours heureux de pouvoir exercer toute sa puissance, détala. Le buffle furieux les poursuivait et c'était pour le mieux ; il perdait ainsi son sang beaucoup plus rapidement.

Leurs mouvements rappelaient ceux d'une danse, macabre et raffinée. La rage du buffle supplantait sa douleur, il était massif et bougeait d'un bloc. Mais Lou et Vénus jouaient. Ils fonçaient comme une flèche vers l'avant puis, revenant sur leurs pas, utilisaient l'élan avorté pour créer des foulées inattendues. La dose de peur et le grand respect qu'ils possédaient pour la bête les empêchaient de ne ressentir que du plaisir à ce jeu, somme toute, assez dangereux.

Une heure passa avant que l'animal ne faiblisse, enfin. Il y avait quelque chose de triste dans l'abandon des pattes arrière d'abord, puis quelque chose de choquant dans la subite mollesse du corps qui suivait. La tête frappa le sol avec dureté. Le troupeau se dispersa, permettant enfin aux hommes d'isoler un petit mâle gringalet. Lou offrit le buffle aux hommes. Ils lui proposèrent de l'amener au chef et ainsi profiter d'un refuge pour la nuit.

Dee

Je lui ai dit de se tenir tranquille. Les blancs sont excités. « Il ne faut pas attirer l'attention, Mae. » que je dis. Nous sommes plusieurs dans la petite maison et les blancs sont excités. Il fait très noir. Des torches au loin brillent. Mae regarde par la fenêtre : « Dee, j'ai peur. »

- Tais-toi Mae! dit Roger.

Je dis : « Il faut partir vite ».

- Où ? Dit Roger.

- Au nord.

Par la fenêtre, je peux voir la maison des Malcolm brûler. À travers les murs de chaux, nous entendons des voix hystériques se lever dans la nuit. Je regarde les mains de Mae trembler.

Quelquefois, je suis très fatigué.

Lou

Le village était beau. Entouré par une brigade de très hauts arbres, il siégeait sur un terrain aux paliers multiples. C'était un ensemble cohérent, qui ne volait pas l'espace de la forêt, mais la partageait, plutôt. Lou pénétra dans le village accompagnée des chasseurs et de leurs gloires. La grosse bête cornue fit son effet. Lou l'offrit à la femme du chef. Tous accueillirent Lou comme un bon chasseur ; on lui fit la fête. On s'occupa de Vénus, ravi de se reposer un peu. Les enfants voulaient toucher Lou, elle leur paraissait drôlement pâle, surtout après le nettoyage sommaire qu'elle s'était imposé. Le chapeau d'homme blanc qui l'ornait possédait lui aussi beaucoup d'attrait. Il apparaissait, sur Lou, comme un accessoire arrogant emprunté à l'ennemi, semblable à un trophée de guerre.

Il y avait dans l'air une atmosphère heureuse, légèrement survoltée et Lou vit qu'on se préparait au jeu. Les habitants se dirigeaient presque tous vers un palier plat, très large, avec, à chacun des bouts, deux billots plantés solidement dans le sol et pointés vers le ciel. Lou observa la première joute. Partiaux, les observateurs hurlaient leur dévotion pour un ou l'autre des joueurs. C'était un sport agressif, rythmé par des élans violents vers une balle de cuir. Lou qui n'aimait pas être une simple observatrice demanda à faire partie de la seconde joute. Le vent charriait les odeurs de sueur et la lumière orange faisait louvoyer les ombres. Les joueurs avaient chaud et Lou plongea dans l'amalgame des corps glabres et moites. La proximité de cette chair d'hommes en compétition, actifs et odorants l'échauffait. Elle lui donnait un aplomb, augmentait sa puissance. Bien que sa maîtrise du jeu ne soit pas parfaite, elle se rachetait par des jeux raffinés, bons alliés à sa combativité bienveillante. Elle riait beaucoup. Agressive, mais sans hargne, elle fit quelques bons coups.

La table longue se fit remplir et on servit à Lou une double portion de la viande chassée. Au centre de la table, on pouvait voir les belles cornes du mâle créer des ombres souples à la lueur des feux. C'était bruyant et joyeux.

Alors qu'un grand feu illuminait la nuit noire, des chants s'élevèrent. Lou trouva que les voix oscillaient, passaient de voix humaines à chants d'animaux, et elle s'attendait à une réponse de la forêt, à un dialogue avec les coyotes et les loups. Puis les voix, au rythme des tambours de peaux tendues, s'éloignaient de tout ce qu'elle connaissait, chantaient soudain dans une langue qui aurait pu être celle des morts. Et l'on se mit à danser. Le village entier paraissait en transe. Elle but et fuma tout ce qu'on lui tendait. D'un bond, elle se joignit aux danses. Ses gestes étaient libres, très loin de ce que la tradition imposait. Tout son corps se trouva exploité, jouant de sa force et de sa souplesse en un amalgame particulier. On la regardait, on riait parfois, et certains l'observaient avec un attrait soutenu. Lou sut qu'elle ne dormirait pas seule cette nuit.

Lou se réveilla en pleine nuit, et ne sut si c'était les herbes fumées ou la chaleur ou le manque d'eau des derniers jours, mais elle vit de nouveau la plage et l'énorme machine, cette fois ses yeux étaient ouverts et elle avait pleinement conscience qu'elle ne dormait pas, ce qui, quand elle y réfléchit bien, était absolument terrifiant. Elle regarda de plus près et remarqua que la plage elle-même était faite de rouages et de métaux de toutes sortes. Une fumée noire avait envahi tout ce qui entourait la grosse bête. Lou s'approcha encore, retenant son souffle pour se prémunir des effets néfastes de la fumée. Son cœur s'arrêta de battre lorsqu'elle observa le mécanisme. Des bras, des troncs, des pieds de femmes semblaient nourrir le moteur. Les corps démembrés de femmes permettaient à la machine de se reproduire. Par un

processus complexe, la machine se dédoublait, puis se dupliquait encore. Elle se multipliait à une vitesse effarante, toujours identique. L'appareil, dorénavant multiplié et infini, était insatiable ; il exigeait de l'altérité pour faire du même, elle commandait de la diversité pour produire du pareil. Un cri monstrueux sortit Lou de ce rêve éveillé. Elle comprit, devant les yeux étonnés du jeune homme près d'elle, que ce cri sortait de sa bouche et qu'il était impossible de l'arrêter.

Lou partit très tôt le lendemain et personne n'évoqua le cri qui avait pourtant alerté le village en entier. On lui donna les directions de la bourgade la plus proche, et Lou comprit qu'elle n'était pas en territoire inconnu. Le village d'Elias n'était pas loin, elle connaissait somme toute assez bien cette portion de pays et y trouverait peut-être des indices du passage des canailles qui avaient fait de Yanaba une marchandise.

Dee

Des hommes en cagoules blanches avec des torches se tiennent en cercle autour de Georges. « Il n'a que seize ans nom d'un chien! » que je dis. Mae me répond : « Tiens-toi tranquille ». Elle se mord la lèvre. Un des hommes cagoulé donne des coups avec un bâton à Georges. Je ne dis pas à Mae : « Arrête de te mordre la lèvre. » Un autre baisse ses pantalons et urine sur la jambe du garçon. Mae regarde mes mains trembler. Je les serre très fort et le tremblement cesse. Je dois garder les poings très serrés parce qu'ils sont rouges et bleus. On dirait que les hommes blancs font la fête, avec leurs costumes et leur lumière. Mae me dit : « Qu'est-ce qu'ils font ? ». Je me dis que Mae doit savoir, mais je réponds quand même : « Ils mettent le feu à Georges. ».

Lou

Vénus trottaient en portant Lou serrée sur lui, sur son dos musculeux, ils avançaient et le paysage défilait, des crêtes, des arbres en mottes, des étendues sèches, du roc. Lou se sentait prête. L'action apaisait sa conscience, sa violence n'était qu'une réponse, après tout.

Le site l'avait trompée, Lou pénétrait le territoire où Elias habitait par une embouchure entre deux monts, plus au nord, elle qui normalement se présentait du sud. Mais elle reconnaissait dorénavant les inclinaisons du terrain et savait exactement où se situait le village. Elle se rappela Elias et le village drôlement dispersé, comme éclaté. Quand il apparut, le soleil plombait. Malgré toute cette lumière, elle pensa qu'il y avait tout de même quelque chose de funeste.

Dee

En général, les matins sont plus tranquilles que les soirs. Les blancs boivent beaucoup.
Ils sont plus excités le soir.

Lou

Elias était debout près de l'embrasure de la porte et regardait Lou s'étirer sur le lit comme une chatte. Elle lui tombait dessus, littéralement, quelques fois l'an, parfois beaucoup moins. Il la voyait comme elle était, c'est-à-dire une femme plutôt belle, qui prenait ce qu'elle voulait de tout. Et ça la rendait mixte, multiple d'une étrange façon, puissante d'une manière qui lui était encore inconnue.

Il y avait toujours eu quelque chose de robuste dans leurs ébats, mais cette fois, il nota que Lou avait joué autrement. Elle avait paru s'abandonner, s'était placée de manière à le laisser gouverner. Non pas qu'elle s'abandonnait réellement, c'était plutôt qu'elle savait qu'elle prétendait, pour le plaisir. Il le savait aussi, et c'était le jeu. Lou se laissait maintenir dans certaines positions et ça la faisait sourire. Même si Elias était très fort, Lou savait toujours comment se sortir de son emprise, utiliser son poids, ses réflexes, son énergie pour renverser les pouvoirs. Elle se laissait faire, pour la première fois, et Lou comprit le pouvoir que cette frime offrait aux femmes. Elle y pensa longuement tandis qu'Elias, debout dans l'embrasure, la regardait. Et pendant cet échange muet, Lou comprit qu'il n'y avait rien d'inoffensif dans leur rapport.

Ils allèrent d'abord dîner chez la famille qui vivait sous son appartement, la famille qui avait affranchi Elias, avant même que l'esclavage ne soit interdit. Elias avait certainement été le premier noir libre de la région. La famille Clockwell avait une certaine influence, la société l'avait plus ou moins bien admis. Il restait très proche des Clockwell, il aimait cette famille comme la sienne. Lou, d'abord réticente à pénétrer l'intimité d'une famille, se laissa séduire par les fumets qui se dégageaient de la fenêtre du dessous. Elle avait faim.

Inhabituée aux rencontres familiales, Lou n'était pas détendue et fit quelques maladresses qui déclenchèrent des fous rires chez les enfants. C'était de beaux enfants bien faits et chacun, quoique plutôt différent, avait les mêmes grands yeux qui se plantaient sur vous comme s'ils pouvaient voir au travers de votre derme et y déceler tout ce que vous avez pris une vie à enfouir. La femme était professeure, et on voyait, dans tous les gestes qu'elle accomplissait, une rigueur ferme mêlée à une immense finesse. Lou l'observait avec admiration, c'était une femme lumineuse. Longtemps, elle examina l'harmonie de cette famille. De l'inédit, elle pensa. L'homme paraissait bon et doux. Ses grosses mains cornées étaient celles d'un homme qui travaillait bien. La maisonnée était pleine des meubles qu'il avait fabriqués. Il ne concevait pas seulement pour la commodité des objets, on y percevait aussi un souci artistique, étonnant dans un univers aussi pratique.

Le souper était animé. Ils parlèrent et mangèrent abondamment, et Lou se retrouva même à relater l'incident de Yanaba. Elle parla d'un trait, en un souffle expiatoire, qui fut suivi par un long silence. Lou se demanda si elle avait mal fait et au moment où elle décida qu'il valait mieux tirer tout ça au clair, Frances, la mère des enfants, lui dit que le village était un transit et, bien que les hommes souhaitassent faire discrètement des affaires, tous savaient que le village était le repère certain de ces escrocs qui considèrent les femmes comme des peaux luxueuses à échanger. Elias eut l'idée d'habiller Lou en femme pour qu'elle puisse servir elle-même d'appât. Frances et Marcus appuyèrent l'idée avec réserve, mais Elias leur assura que Lou possédait ce qu'il fallait pour ne pas se retrouver prisonnière à son tour. C'était elle qui chassait, pas l'inverse. Frances dit qu'elle ne serait pas déçue que ces bandits aient une bonne leçon.

Elias avait gardé la plus belle robe de sa sœur défunte et aida Lou à l'enfiler. Elle avait bien vu des femmes mettre l'appareil, mais c'était une tout autre histoire de s'attribuer soi-même de ces baleines. Lou s'amusait quand même du déguisement, et y voyait la grande liberté que lui procurait ce nouveau masque. Elle était libre de l'enlever quand il lui plaisait, mais l'utiliserait pour arriver à ses fins. Très rouge, la robe était cintrée à la taille et s'ouvrait sur la poitrine d'une manière inconvenante. La taille paraissait plus fine encore par le cerclage du corset et par la chute de la robe assez volumineuse. Aux épaules, de petites manches noires adoucissaient le carré des épaules de Lou. La longueur de la robe drapait ses jambes musculeuses et elle paraissait soudain très femme. Frances l'aida à se poudrer un peu, et à coiffer ses cheveux fins. Tordus vers l'arrière, ils étaient retenus par une unique tige de métal, plantée là comme un poignard. L'ensemble était criard, mais ce qui attirait le regard comme une cible était le poitrail blanc et voluptueux qui contrastait avec l'acidité du tissu grenat.

Lou alla essayer son attirail et fit son théâtre. Elias s'occupait des rumeurs, de la mise en scène en quelque sorte. Pour les habitants du village, Lou était une jeune femme esseulée, ayant perdu fortune et mari, de passage dans cette ville pour quelques pièces. Une proie parfaite, bien que le fait qu'elle soit blanche et plus si jeune mît en péril l'opération. Mais Lou rachetait sa blancheur et son âge par son buste moelleux. Il fit sensation, après une seule nuit on ne parlait plus que d'elle.

La deuxième nuit fut la bonne, Lou annonça son départ, il serait donc normal de ne plus la revoir. Il n'en fallut pas plus pour qu'elle soit suivie. Un homme seul, ne feignant même pas de faire autrement que de la pister, l'atteignit alors qu'elle tournait le coin d'une ruelle. Il fallut une bonne dose de courage à Lou pour se laisser faire et simuler la peur. Mais, elle

tremblait, cela aidait l'illusion, frissonnant d'être entravée dans ses exaltations brutales. Elle devait se laisser attacher, tâter, et l'homme ne put résister à lui fourrer une main dans le corsage, plongeant allègrement comme s'il allait y trouver quelques trésors. Il l'avait bâillonnée, c'était une chance puisque Lou se dit qu'elle n'aurait pas pu retenir la tentation de lui mordre la jugulaire.

Dee

Mae se touche le ventre. Je sais ce que ça veut dire. Nous n'en parlons pas. Il faut aller vers le Nord. À travers la lumière du matin, je vois deux silhouettes noires. Elles font de l'ombre, pendues à un arbre rabougri. Mae voit les Malcolm. Le ventre de Dorothy est gros et rond. Je me dis que je vais hurler. Je me mords la lèvre. Je m'approche doucement de Mae. Roger transporte le sac. Je place ma main sur le dos de Mae. Elle vomit. Je sais ce que ça veut dire. Nous n'en parlons pas. Il faut aller vers le Nord.

Lou

L'homme observa Lou un instant, puis la laissa seule, ligotée lâchement, étalée par terre dans un fouillis de tissus rubis et de chair très blanche. Dans la pénombre de la chambre, Lou trouva l'homme arrogant. Il la regardait comme on regarde une brebis qui servirait de repas dans quelques lunes. Elle se força à ne pas répondre en paroles et de tout son corps à cet imbécile. Il lui fallait être patiente et ça n'avait jamais été sa plus grande qualité. Dans toute son impudence, l'homme quitta la pièce. Il suffit à Lou de passer ses bras attachés sous ses jambes pour qu'ils se retrouvent face à elle. L'ampleur de l'étoffe rendait la tâche laborieuse, mais l'homme avait une telle confiance en ses capacités d'homme que jamais il ne pensa que Lou se libérerait de ses liens, elle qui défit pourtant les nœuds assez simplement exécutés à même ses dents, le bandeau sur sa bouche facilement repoussé.

Lou se retrouva libre, mais elle l'avait toujours été, et attendit, tapie dans un recoin, que l'homme revienne. Elle se sentait prête à faire toute la nuit ce qu'elle avait à faire. Mais voilà, il ne fut pas difficile de lui extraire les informations souhaitées, quelques taloches bien placées, un regard menaçant et du ligotage réalisé avec talent suffirent, si bien que la nuit était encore jeune quand elle put se mettre en route, direction sud-est. Elle laissa l'homme humilié dans la jolie robe grenat, emmaillotté comme un gros gigot. Lou avait repris ses vêtements, et s'amusa de la tournure des événements. Avec Vénus comme monture, elle aurait rattrapé le convoi avant même que l'homme n'apprenne à enlever son corsage.

Dee

Elle se serre contre moi. Roger prépare les chevaux. Le matin est tranquille. Les matins sont plus tranquilles que les soirs. Nous montons dans la carriole. Je me dis que j'aimerais bien prier le seigneur. Je me ravise. Il n'a jamais rien fait pour nous, il doit être blanc, le seigneur. Je dis à Mae : « Ça va aller. » Mae sait bien que je n'en ai pas la moindre idée. Elle me serre la main très fort. Nous partons enfin. Le bruit des roues sur le sol caillouteux me calme un peu. Je dis : « Il va falloir être prudent. ». Roger et Mae ne répondent pas. Il n'y a rien à dire. Nous traversons l'artère principale de la ville. Je me crispe. Un homme, ça ressemble au vieux M. Butler, titube en pleine rue. Je pense : « Qui peut bien être saoul à pareille heure? ». Roger dit : « Hey ! M. Butler ! Laissez-nous passer s'il vous plaît ! Nous sommes pressés! ». Mae me chuchote : « Il n'aurait pas dû dire ça. ».

Lou

Elle avait attendu, patiente, que les hommes s'installent, que certains somnoient, que d'autres baissent leur garde. Ils avaient marché toute la nuit et dès que la lune s'était mise à descendre doucement, ils s'étaient arrêtés. Les premières lueurs du matin trouaient la nuit opaque, mais le campement des hommes était en retrait, à l'orée d'une pinède, sous le couvert des ombres. Peu de chose réjouissait autant Lou que l'odeur des pins rouges. Les coyotes s'étaient tus, il y avait des loups pas très loin. On les entendait glapir très près, puis au loin leurs hurlements gonflaient et s'éteignaient comme une ode lugubre au matin. Le vent absent, les bruits n'étaient pas dissimulés par le frissonnement des branchages et par les herbes sèches. Lou allait devoir se faufiler comme une bête de la nuit. À bonne distance du bivouac, Lou arrima Vénus à un arbre rabougri, en retrait. Elle le savait docile, ce n'était qu'une formalité. Souhaitant être furtive et bien éprouver les dénivelés du terrain, Lou retira ses bottes. Sentir enfin ses pieds nus relevait du miracle, elle apprécia le contact du sol, des petites plantes, de la terre comme du sable et des petits cailloux. Ses orteils fripés reprenaient lentement leur forme d'origine et c'était bon.

Lou se coulait dans ce qui restait de la nuit comme on chuchote. Elle n'était qu'un frisson, qu'un murmure parmi les échos de la plaine. Le feu des hommes crépitait et son odeur paraissait trop forte. Elle était proche. Le grand pin devant était parfait, elle se dit qu'il avait poussé pour faciliter les grimpeurs, des branches fortes jusqu'à la cime et d'autres assez basses lui permettant de monter en un minimum d'efforts. Elle monta sans bruit et put observer ses opposants. Et enfin, voir Yanaba. La jeune femme paraissait dormir, sa tête molle à demi appuyée contre un arbre. Elle faisait peine à voir, émaciée, à demi nue, couverte de taches qui,

à la lumière du grand jour, devaient plutôt être des bleus et des plaies. Lou se retint pour ne pas plonger, pour ne pas faire exploser sa colère, l'étendre à grandes beurrées sanglantes. Elle se ferait tuer ainsi que Yanaba. Elle devait procéder avec méthode. Lou avait repéré cinq hommes et un garçon qui avait peut-être une douzaine d'années. Deux hommes étaient près du feu, un qui buvait un alcool sombre avec la cadence d'une horloge suisse et l'autre qui devait cuver ce même alcool, sa tête ballotait, suivant les vagues de son ensommeillement. Le jeune garçon et un homme à la charpente solide entaillaient des bouts de bois en silence, près de Yanaba. Un dernier homme, très blond, se tenait à l'écart, ayant pour tâche, visiblement, de faire le guet. Le chant des loups paraissait le rendre nerveux.

Lou ralentit sa respiration. De sa main droite, elle alla chercher une flèche dans le carquois sur son dos. La lumière commençait à percer le couvert de la forêt, elle devait agir vite. L'homme blond déposa sa carabine contre un arbre, ouvrit sa braguette et pissa. Lou décocha sans un bruit et la flèche se planta dans le cou de l'homme, écrasant sa trachée et coupant net sa jugulaire. L'homme ne put émettre de son, hormis d'horribles borborygmes et quelques éructations mouillées. Il était assez loin des autres pour qu'aucun ne relève même la tête. Il tomba brutalement dans un talus d'orties. Lou décida qu'elle allait tenter d'en faire tomber le plus possible avant de descendre de son arbre. La seconde flèche se planta dans un arbre près de l'homme qui buvait à un rythme aussi réglé que du papier à musique. Les hommes se levèrent d'un bond, hurlèrent aux autres que des Peaux-Rouges débarquaient et qu'il fallait déguerpir, pas le temps d'éteindre le feu. Des couards, pensa Lou. Yanaba continuait de sommeiller, elle ne semblait pas bien du tout. La troisième flèche rata de nouveau sa cible, le reste des hommes était plus loin que l'homme blond, et elle ne fit que donner sa localisation aux hommes. Lou maudit sa méthode, se laissa glisser au sol, et penchée

derrière un monticule de pierres, elle contourna ses adversaires qui s'avançaient dangereusement, ayant peut-être compris, finalement, qu'ils n'avaient pas à faire à des Peaux-Rouges, mais bien à un seul être, les flèches venant toutes de la même direction. Ils n'étaient, finalement, peut-être pas aussi bêtes qu'elle l'aurait souhaité.

Rapidement, elle se trouva derrière l'homme qui était endormi et qui maintenant cherchait activement, bien que nerveusement, des signes de l'attaquant mystère. Lou sortit son long couteau de chasse, l'empoigna de son bras gauche et lui trancha la gorge de la droite. L'homme tomba à genoux et laissa autour de lui une mare brune. Il fit suffisamment de bruit pour que celui qui buvait se retourne et voie son compagnon s'aplatir au sol. Lou remarqua que ses gestes ne semblaient pas particulièrement affectés par l'alcool, et elle le vit, dans une aurore qui se faisait de plus en plus claire, pointer sa carabine vers elle. La nuit ne la couvrait plus et elle agrippa, fourré dans sa veste de cuir, son vieux colt. Elle fit feu sur l'homme, qui eut un dernier réflexe de tirer de sa carabine. Il tira dans le feu.

Lou s'approcha de Yanaba, elle était fiévreuse et ses yeux papillotaient comme ceux d'une poupée. Il n'y avait pas de trace du garçon de douze ans, ni de bonhomme costaud. Lou se pencha vers Yanaba pour la prendre, mais elle sentit une douleur suffocante à l'omoplate gauche. Pivotant sur elle même, elle saisit sa hachette et la planta dans le creux de la taille de l'assaillant. C'est à peine s'il chancela. Lou sentait un liquide chaud couler le long de son dos, qui suivait sa colonne et achevait sa course près de ses flancs. Elle comprit que la lame était retirée, et que l'homme l'avait laissé tomber en recevant le coup de hachette. Comme un petit tracteur, il fonça sur elle. Lou eut le réflexe salvateur d'utiliser son poids et sa vélocité de pour le faire basculer, s'écarta à temps en plaçant sa jambe de façon à ce qu'il trébuche.

Grommelant de colère, toujours au sol, il frappa Lou au ventre d'un coup de pied solide. Lou ne resta que quelques secondes sous le choc, pliée et surprise du revirement rapide de la situation. L'homme eut le temps de se relever et de lui asséner un bon coup de poing au visage. Sonnée, Lou savait qu'elle devait procéder rapidement avant qu'elle ne reçoive un autre coup et ne soit complètement inapte à réagir. Elle se rua sur lui, bloqua un coup de son bras gauche et, créant ainsi une ouverture, le cogna assez fort sur le nez pour l'entendre se défaire en craquant. Puis, elle prit l'homme par les cheveux, lui qui ne voyait que sous une mer de larmes, et buta très fort son engin du genou. Il se plia un peu. Lou l'affligea de quelques bons coups dans le ventre et, puisqu'il ployait encore plus, elle put atteindre son visage et en faire de la pulpe juteuse. Il tenta bien de l'empêcher, mais il n'y donnait pas beaucoup de cœur, il se savait fait comme un rat.

L'homme s'échoua près du feu, inerte et flasque comme une guenille. Lou sentait son visage enfler et les pulsations de son cœur dans l'entaille à son dos, mais elle savait qu'elle guérirait vite, c'était, somme toute, des blessures plutôt superficielles. En se penchant vers Yanaba qui gémissait faiblement, les yeux voilés, elle se demanda si elle avait mal fait, si elle était damnée pour avoir tué tous ces hommes. Elle sourit tristement. Lou reconnaissait dans son corps les signes du plaisir certain de l'action et elle pensa que ce qui n'était pas blanc et homme n'avait pas vraiment droit à la justice. Elle aimait penser qu'elle avait fait acte d'une autre justice, là où la justice des hommes semblait aveugle. Dans son corps, quelque chose avait changé. Elle qui s'était fait un honneur de ne jamais s'embrouiller dans les affaires des autres eut soudain l'impression que le monde la concernait, qu'elle avait même un pouvoir sur celui-ci. En prenant Yanaba qui ne pesait pas plus que quelques poulets, elle sentit sa peau brûlante et moite au contact de la sienne. La lumière était faible, mais le matin était bien levé. Une légère

brise l'accompagnait. Lou se mit à marcher vers Vénus, se disant que chaque instant comptait, cette fièvre lui semblait bien vilaine.

Lou entendit un cri. Ce devait être le garçonnet. Elle se retourna, gardant Yanaba toujours bien serrée contre elle, et vit l'homme au visage de pulpe. Il tira vers elle. Lou laissa tomber Yanaba, sortit son colt et lui envoya une balle entre les yeux. Ce dernier coup semblait se réverbérer dans la forêt. Des oiseaux piaillèrent comme s'ils étaient, eux aussi, en colère. Lou se pencha pour parler à Yanaba, lui dire que c'était bel et bien fini, qu'elle lui trouverait un endroit confortable où vivre, plus jamais ce saloon miteux qui puait les haleines. Mais Yanaba ne répondit pas. Elle avait été atteinte en plein ventre, son corps se mouillait de sang. Ses yeux étaient fermés, sa respiration ralentissait, ne devenait qu'un mince filet.

Ce matin-là elle mourut, silencieuse, au cœur de la pinède, entourée du corps des hommes qu'elle avait appris à haïr et d'oiseaux qui piaillaient leur colère. Lou sentit chacun de ses organes se tordre, elle allait vomir, c'était impossible, Yanaba ne pouvait mourir avant d'avoir été heureuse, ne serait-ce qu'un tout petit peu. Lou resta immobile longtemps, enlaçant le corps maigre et flasque de son amie. Lou releva la tête et vit le garçon près du feu faiblissant. Il avait l'air d'attendre la mort, tremblant, cédant devant tant de violence. Les loups se rapprochaient en cercles concentriques, attirés par le campement démantelé. Ils glapissaient d'excitation. Malgré les douleurs, Lou fouilla dans les poches des hommes morts. Elle prit les quelques pièces qu'ils avaient sur eux et une boussole. Lou s'approcha de l'enfant et se pencha comme lui, près des cendres fumantes. Le pauvre avait les yeux dans le vague et était très pâle. Lou lui tendit la boussole et l'argent.

Prends le cheval et une veste. Il y a un village à quelques heures au Nord Ouest. Tu pourras suivre les contours de la pinède et ensuite tu longeras la rivière.

Le petit prit furtivement la bourse contenant les écus et la boussole. Il se leva et Lou le retint.

Qu'est-ce que tu faisais ici?

On m'a donné un boulot.

Le garçon regardait ses bottes. Il tremblait de nouveau.

Où sont tes parents? Qui t'a engagé?

Il fit non de sa tête noire et pointa l'homme costaud qui avait le visage en lambeaux.

Qu'est-ce que tu sais? Vous alliez où avec Yanaba?

À WhiteMills. C'est le prêtre. Je ne sais pas. Il veut des filles. Je ne sais pas. Shelton parlait de beaucoup d'argent. Il m'avait promis une belle somme.

Lou hocha la tête. Elle lui dit de déguerpir, les loups sont proches. Lou vit le garçon partir au galop, il aurait pu être suivi du diable qu'il n'aurait pas agi différemment. Les loups grognaient, lorgnant les corps déjà bleuis, mais laissèrent Lou tranquille. Elle prit le corps flétri de Yanaba et sortit de la pinède. Lou creusa un trou de ses mains. Ses ongles saignaient, elle s'arrachait des morceaux, mais elle ne sentait rien. Yanaba était morte, c'était la fin d'un monde. Le trou était profond, mais étroit, Lou y déposa la dépouille de son amie. Elle arracha quelques fleurs sauvages, des mauves et des blanches et des jaunes et les déposa sur celle-ci. Recouvrir le corps de Yanaba fut plus long que de creuser le trou. Il lui paraissait absurde

d'avoir fait tout ce chemin, pour la perdre à nouveau, définitivement. Vénus était silencieux. Lou se dit qu'il devait comprendre, lui flatta tendrement la croupe et grimpa sur son dos. Ils se dirigeraient vers WhiteMills. Elle trouverait ce sale prêtre et lui ferait payer.

Dee

Puis il y a eu beaucoup de bruit. Un homme crie : « Au voleur! Au voleur ! ». Roger et moi nous disons : « Elle est à nous la carriole ! Ils sont à nous, les chevaux ! » M. Butler nous regarde avec un air méchant. Il dit sans cesse : « Saleté de nègres ! ». Les gens se rassemblent autour de nous. Nous essayons de passer quand même, mais un homme lance une pierre de la grosseur d'une orange. Mae tombe en bas de la carriole. La pierre a touché sa tempe. Je me lève comme si un mécanisme avait été déclenché dans mes jambes et je saute sur l'homme qui a lancé la pierre. Les hommes se mettent à frapper. Roger est parti. Je lui souhaite bonne chance en silence. Mae se relève. Elle a sûrement le même mécanisme que moi dans les jambes. Je ne me suis jamais habitué au fouet. Les coups de pieds, c'est moins pire. Je trouvais toujours une façon de me plier pour me protéger la tête et les organes chauds. Mae hurle. Elle supplie. On lui donne un coup de poing en plein visage pour la faire taire. Je pense : « Pas dans le ventre. Pas dans le ventre. ». Mae est tombée sur les genoux. On nous baratte, on tente de nous extraire. Ils lui donnent des coups dans le ventre. Mae s'étouffe. On nous attache. On nous traîne sur le sol. Je dis : « Je m'excuse Mae. ».

Elle ne répond pas. Il n'y a rien à dire.

Le sol est caillouteux, les petits débris se plantent dans notre chair mouillée de sang. Ils nous attachent à un arbre. La position me fait mal. Je me dis qu'ils vont nous pendre. Que c'est fini. Un homme déchire la chemise de Mae. Ils veulent faire d'une pierre deux coups : l'humilier et voir ses seins. J'entends : « On va se faire un joli feu de joie ce soir. ». Je dis : « Je m'excuse Mae. »

Elle ne répond pas. Il n'y a rien à dire.

Lou

Lou traversa plusieurs plaines, quelques monts et un nombre incalculable de cours d'eau. Un territoire neuf, qu'elle aima arpenter. Mais contrairement aux hommes blancs, c'était de la curiosité, un apprentissage et ce réflexe appris de possession. Lou pensa que ce nouveau continent possédait des fondations bien pourries, qu'elle aurait avantage à rétablir un équilibre, il fallait riposter, c'était un devoir, une responsabilité. Elle allait couper à la racine la mauvaise herbe, et ce ne sera pas joli.

Dee

Des hommes et des femmes et des enfants défilent. La chemise de Mae est ouverte. Les femmes baissent les yeux devant Mae.

Lou

Il ne poussait là que du coton, avec ça et là des arbres moussus et des buissons épineux. Au loin, on ne voyait pas où le champ s'arrêtait et où le ciel commençait. Les petites boules blanches du coton répétaient les motifs du ciel moutonneux. Une mare stagnait. L'air était lourd et vicié. Les sabots de Vénus créaient un remous de terre sèche et le pauvre était visiblement irrité par les essaims de petites mouches vrombissantes, orbitant autour d'eux avec une vigueur constante. Le soleil plombait et Lou rabaissa son chapeau un peu plus au-devant de ses yeux. WhiteMills s'offrait à eux dans une lumière obscène. Ils passèrent une grande demeure, aussi blanche que le coton des champs, avec des colonnes bien droites qui évoquaient le squelette d'un monstre colossal. Lou voyait au loin le clocher éclatant au cœur de la ville. À l'entrée du centre, un immense arbre paraissait écumer, recouvert de végétaux pâles et tombants. Un homme y était pendu, c'était une prise fraîche, un noir bien entendu, et Lou serra les dents. Les gens s'affairaient et Lou qui ne voulait pas trop attirer l'attention, prit le petit chemin de commerce, contournant le centre même de la ville. Un homme chargeait une carriole, le torse nu. La chaleur l'accablait, visiblement. D'épaisses cicatrices lui couvraient le corps, comme si des centaines de chenilles obèses lui avaient été fixées au dos, créant des trajets improbables de veines boursouflées. Lou serra les poings, descendit de son cheval et aida l'homme en silence. L'homme parut étonné quelques instants, mais l'on sentait une puissante lassitude fondue en lui. Il continua à charger sans mot dire. Lou aida l'homme jusqu'à midi. Puis, elle lui demanda des renseignements sur la ville et le prêtre. L'homme avait peur et parla peu. Mais Lou apprit beaucoup de ses silences. Les quelques mots étaient choisis avec soin. À la nuit tombée, il y aurait une messe.

La route devant était oblongue, s'étirait à travers quelques maisons, tout au cœur du village. À la voir ainsi trouer le village, on pouvait croire qu'elle terminait sa course sur le pavé de l'église. Vénus trotta, et Lou, un nœud dans le ventre, un nœud de vipère et d'excitation qui, elle le savait, ne se dissiperait que dans l'action. Malgré la lourdeur de l'air, du pollen vrillait dans tous les sens. Il semblait neiger. Le clocher de l'église était son étoile du Nord, et Lou le suivait des yeux, presque sans cligner des paupières, comme si elle craignait qu'il ne disparaisse. Elle s'y accrochait comme à son puissant goût d'exulter. La bâtisse de pierre prenait de plus en plus de place, sa vision en devenait pleine ; elle approchait. Lou salua du chapeau les deux paysans qu'elle croisa, et l'homme qu'elle pensa être le boucher, vu le tablier blanc et le sang. Attachant Vénus dans un endroit frais tranquille, Lou se demanda si de réajuster les choses, un équilibre extérieur allait changer quelque chose. Sûrement pas, qu'elle se dit, mais il était hors de question de ne pas répondre, et de se taire comme ses ancêtres et toutes celles qu'elle avait connues.

L'intérieur possédait toutes les caractéristiques d'un lieu nouveau déjà vétuste. Les odeurs étaient lourdes, les poutres de bois donnaient l'impression de se fondre dans l'air en poussière putréfiée. Tout y était foncé, des bancs basanés à la toiture mate. L'endroit était désert, chacun des gestes de Lou se répercutait en échos dissonants. Elle pensa qu'enfin se trouvant à l'endroit où toutes ses quêtes convergeaient elle sentirait une paix, ou à tout le moins, un apaisement, mais elle bouillait toujours, sa colère comme un moteur bien portant la faisait avancer. Cela la réjouissait. Elle ne s'éteindrait pas facilement.

Lou se rappela les romans pleins de mystères qu'elle avait lus, il lui semblait, dans une autre vie. L'église lui évoquait ces endroits hantés, où les fantômes font fuir les intrus trop

curieux. Mais Lou se dit qu'ici les fantômes l'accueilleraient avec chaleur, l'imploreraient de les aider, d'imposer un dialogue a ceux qui les avaient fait taire. Lou se jura qu'elle répondrait pour eux. Les lieux l'enveloppaient, étonnamment calmes. C'était un calme qui, elle le savait, camouflait du dégoût et de la haine pure. Elle comprit que jamais elle ne se libérerait de sa colère ; elle n'en était pas esclave. Il lui restait une petite pince, coincée sous un nœud de cheveux. Lou la prit et tenta de forcer la serrure du cabinet, tout au fond. Sachant qu'elle finirait par réussir à l'ouvrir avec la pince, Lou n'avait toutefois pas la patience d'attendre et décida qu'un bon coup de pied bien placé ferait l'affaire, tant pis pour le bruit. Il en fallut deux, un peu à la droite de la poignée, mais la porte céda. Elle s'attendait à pénétrer un endroit obscur et poussiéreux, mais c'était un bureau très propre et baigné de lumière. Rapidement, ouvrant quelques tiroirs, et fouillant quelques dossiers, elle y vit des inscriptions de transactions. Jusqu'à cent dollars pour une fille. Il n'y avait jamais de noms de filles, qu'une description sommaire de leur aspect général. Ces hommes n'avaient même pas pris la peine de dissimuler leurs actes, ils avaient même créé des reçus. Lou plia la totalité des transactions en un petit carré de papier qu'elle plaça sous sa veste, au chaud. Il y avait là le nom d'hommes puissants ou riches, souvent les deux, connus et inconnus. Lou se dit qu'elle aurait beaucoup de travail à faire.

L'église désertée, Lou opta pour la bâtisse adjointe. Le prêtre ne devait pas être bien loin. La sobriété générale du presbytère discordait avec le luxe de l'intérieur. Il semblait disséminé en taches, d'un tapis improbable à un vase onéreux, jusqu'à la fastueuse tapisserie du couloir. Du bruit venait de l'étage ; un grognement lâche et des tissus froissés. Lou monta sans même retenir les craquements de bois ou le claquement de ses bottes. Elle montait ferme. Elle arriva devant une chambre à la porte ouverte et le prêtre y était. Sa peau était verte et

n'avait pas la fraîcheur rose des gens très roux ou très blond, c'était plutôt un blanc usé qui le couvrait et qui se mariait très mal avec la robe immaculée qu'il portait. Au premier coup d'œil on ne voyait que ses joues creuses et ses cernes aussi pourpres que l'écharpe qu'il portait. Puis, dans le creux de ses orbites, on distinguait de petits yeux bleu sale. Sa bouche était naturellement dessinée comme s'il avait appliqué un maquillant à lèvres. Il aurait pu être très beau si l'ensemble de ses traits ne le rendait finalement pas très hideux. Sa soutane relevée d'une main, il empoignait les cheveux noirs d'une jeune Chinoise. Il piochait en elle avec la vigueur et la constance entêtée d'un mineur. La jeune fille pleurait doucement, en silence, comme on lui avait appris à le faire. Lou sentit chacune de ses vertèbres se raidir, comme soudainement accrochées à une barre de plomb bien froide. Le prêtre exigea de Lou qu'elle revienne plus tard, jetant à peine un regard sur elle, continuant à marteler la pauvre fille, mais Lou resta. Après un temps qui parut infini à Lou, il daigna se retirer de sa proie, visiblement agacé. Lou avait commencé à déchirer doucement, à l'aide de son ongle, la majestueuse tapisserie. Derrière, le mur était rance.

Le prêtre sourit.

Vous savez que ça ne sert à rien.

Il semblait deviner pourquoi elle se trouvait dans cette pièce, à cet instant. Lou, qui grattait toujours la tapisserie, le frappa du revers de la main, avec tout l'élan dont son bras était capable. Le prêtre chancela. Son sourire tenait le coup, Lou y voyait un affront effroyable, et elle vit ses dents jaunes se teinter de rouge. Dehors, il y avait de l'agitation. Et Lou, à son tour, sourit.

Vous savez, je ne suis pas ici pour réparer. Mais pour répondre.

Le coup venait du ventre et se logea dans celui du prêtre. Le souffle coupé, il émit un drôle de gémissement. Sous les drapés de sa soutane, il sortit une petite lame qu'il planta dans le torse, là où le sein généreux de Lou débutait. Lou recula en grimaçant, dégagea la petite lame et la jeta derrière elle. Elle pensa aux abeilles, avec Jeff, sous les grands pins. Le prêtre voulut accéder à son cabinet, il devait y cacher une arme, et Lou se plaça entre lui et ledit cabinet. Le prêtre la sous-estimait, c'était évident. Il avait cru l'achever, le pauvre. Et Lou s'approchait, le regard dur, le corps fort et elle vit une ombre passer sur le visage du prêtre, la peur le gagnait, enfin. Il avait peur d'une femme et cela l'ébranlait d'autant plus.

Ses gestes se brouillèrent, il cherchait de la main et du regard un objet pouvant le protéger. Il n'y avait rien, une lampe peut-être, mais Lou lui cracha un coup de poing qu'il tenta de parer de ses mains délicates. Et le prêtre paniqua quelques instants, comme un animal coincé entre un mur et un prédateur. Il recula. Il recula rapidement et ne vit pas, il ne l'avait, de toute façon, jamais réellement vue, la jeune Chinoise, recroquevillée sous la fenêtre. Par cette fenêtre, on percevait des cris, des chants et un bouillonnement frénétique. Avant de tomber du haut du deuxième étage, se brisant la nuque en un craquement sonore, le prêtre bégaya quelque chose sur le diable qui fit glousser Lou. Fracassé, le corps du prêtre ressemblait une flaque de chair molle sur le sol, une dernière offrande à cette église maudite.

Dehors, le soleil était gros et orange, et les filets de nuages se teintaient de roses et de rouges. Lou regarda le soleil se coucher. Au loin, elle perçut des cris et des rires. Vénus semblait heureux de la revoir, aussi heureux qu'un cheval prétentieux puisse l'être. Lou monta sur le dos de Vénus et se dirigea au galop vers les cris et les rires. Elle aurait beaucoup à faire. Elle le savait.

Dee

Je ne sens plus mon bras gauche. Les cordes sont très serrées. Des hommes en cagoule arrivent. Ils sont au moins une douzaine. Je vais sûrement m'évanouir. Je ne sens plus mes jambes. Mae fixe les hommes à l'endroit des deux trous noirs dans leur cagoule. Je ne reconnais pas le regard de Mae. Sur notre peau, ils nous versent de l'essence. Ils parlent. Ils disent des choses très laides qui leur paraissent très belles. Je me demande comment une race entière peut devenir aveugle. Ils s'approchent avec leur torche. Je me demande comment une race entière peut devenir aussi stupide. Je dis : « Adieu Mae. ». Elle ne dit rien.

Il n'y a rien à dire.

Puis, Mae dit : « Regarde! » .

Je regarde.

Il y a une femme sur un cheval. Je ne comprends pas.

Un coup de feu.

L'homme qui s'approchait de nous avec la torche s'écroule. Son costume immaculé se tache de rouge. Je ne vois pas bien la femme.

C'est une blanche, mais à bien regarder elle pourrait aussi bien être noire, dans la nuit, avec le chapeau et la saleté.

**L'échec du système des genres dans *La Maladie de la mort* de
Marguerite Duras**

Tremplin

La lecture proposée de *La Maladie de la mort*¹ de Marguerite Duras sert ici de tremplin pour exacerber, dans *Les Violettes rouges*, tout ce qui semble avoir été retenu, étouffé, mis en sourdine par Duras. La création du western a permis de faire éclater ce qui a été savamment contenu par l'auteure. L'intention était de mener les frustrations du lecteur de *La Maladie de la mort* vers une exultation dans *Les Violettes rouges*. Ainsi, à l'exception de la mise en place du naufrage du système antagonique entre le « féminin » et le « masculin » ainsi que le renversement des pouvoirs à l'intérieur de ce système traditionnel, les sous-thèmes abordés par Duras sont transformés dans mon récit : la violence retenue devient explosive, le féminin qui s'enfuit devient plutôt confrontant et combatif, le corps passif de la femme devient actif. L'injustice est sous-entendue chez Duras ; elle est criarde dans *Les Violettes rouges*. Dans *La Maladie de la mort*, la femme est immuable, passive et son corps « appelle à la violence ». Dans mon récit, il y a un véritable désir de réappropriation du corps féminin : Lou incarne son corps dans un rapport sensuel et violent au monde. Le corps féminin n'est plus l'objet de la violence mais bien son véhicule. Il s'agit d'une prise de pouvoir grâce à un corps ; dans le monde anglo-saxon, on parlerait ici de « empowerment ».

Jouant avec ce qui fait partie de l'imaginaire collectif du western, le contexte se veut radicalement différent de celui du huis clos durassien. Les territoires infinis sont le terrain de jeu de Lou, ce qui lui donne une liberté physique dans les territoires presque vierges à l'époque de la conquête de l'Ouest américain. Ce lieu, considéré comme masculin, est un territoire à

¹ Marguerite Duras, *La Maladie de la mort*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1982, 60 p. Désormais, les références à ce texte seront indiquées entre parenthèses à la suite de la citation, précédées de la mention *MM*.

découvrir, contraire à la chambre d'hôtel qui est un non-lieu. Si, dans *La Maladie de la mort*, le corps féminin est le territoire à conquérir par le personnage masculin, mon roman propose un territoire masculin à découvrir par un personnage féminin. Le personnage de Lou, dans *Les Violettes rouges*, porte donc tout en elle le féminin et le masculin, incarnant ainsi la réunion des contraires. La conception double et hiérarchique des genres se voit remise en cause. Elle prend ce qu'elle veut de ce qui est dit « féminin » et de ce qui est dit « masculin ». La rencontre impossible entre le masculin et le féminin se transforme dans mon récit en rencontre sublimée en un même personnage.

Chez Marguerite Duras, tout est limite, tout est contenu : *La Maladie de la mort* est une œuvre de refoulement, tandis que *Les Violettes rouges* se veulent plutôt cathartiques, œuvre de défolement. Si le récit de Duras peut paraître mettre en sourdine une certaine colère, le personnage de Lou, lui, porte constamment une colère qui l'amène à la révolte et à l'action. Aussi, *La Maladie de la mort* est un texte de la fin et, contrairement à ce roman, mon récit serait celui du début d'un monde différent. Le western représente cette quête de liberté, le défrichage d'un Nouveau Monde. Puisque la pensée de la différence des sexes est porteuse d'injustice, je tente dans mon roman, par l'action et la vengeance contre un système violent régi par l'homme blanc, non pas de réparer le passé, mais de critiquer le présent en passant par ce passé. D'une certaine façon, *Les Violettes rouges*, par le thème de la vengeance, l'un des principaux thèmes du western, ne propose pas une réparation, mais bien un supplément de torts selon une éthique de l'action.

L'impossible rencontre

Écrivaine funambule, Marguerite Duras évite l'écriture moralisante, elle marche plutôt sur le fil de la nuance et de la subtilité. Elle décrit, montre, fait voir. Ses propositions critiques se terrent derrière l'image. Des thèmes, nécessairement, reviennent comme un *leitmotiv*. Le féminin, la mer, la mort, la mère, l'érotisme, l'amour douloureux parcourent ses romans et ses textes le plus souvent hybrides. Bien qu'elle ne se soit jamais revendiqué de l'« écriture féminine », selon le postulat d'Hélène Cixous, Duras crée des personnages féminins pluriels, complexes, à la fois libres et figés. Que l'on pense à l'actrice Reva dans *Hiroshima mon amour*, à la jeune fille, sans nom, dans *L'Amant* ou plus précisément, dans l'œuvre qui nous intéresse, à la femme, sans nom aussi, dans *La Maladie de la mort*, les personnages féminins construits par Duras sont toujours fragmentés, pleins d'ombres. Il s'agira ici de démontrer que ces parts d'ombre participent à l'échec de la rencontre avec l'homme du récit et, de cette façon, à exposer certaines facettes sensibles de l'œuvre sur la question des identités sexuées selon la catégorie d'analyse du *gender*, en passant au préalable par l'analyse de la différence des sexes telle que pensée par certains théoriciens féministes comme Cixous, Irigaray, Derrida.

D'abord, l'œuvre à l'étude est le texte d'un non-avènement, le récit archétypal d'un duel absurde et pourtant très ancien. *La Maladie de la mort* expose, surexpose jusqu'à l'aveuglement. Dans un non-lieu, un huis clos aux abords de la mer, une femme et un homme tentent une ultime rencontre. Court texte publié en 1982, *La Maladie de la mort* est le récit d'un homme qui paye une femme pour qu'elle s'allonge nue dans le lit d'une chambre d'hôtel face à la mer. Un homme qui paye une femme pour apprendre à l'aimer, sans y arriver. Il est trop tard, ou trop tôt : ils ne se voient ni ne se comprennent. De ce rapport double à l'impossible rencontre ne peut sourdre que la « maladie de la mort ». Nous y verrons plutôt

l'exposition tragique de la différence des sexes, telle que vue et vécue par les sociétés « phallogocentriques », pour reprendre le terme derridien. Duras, en révélant un système hiérarchique et binaire des identités sexuées qui régit les personnages, provoque une mise à plat de la rencontre, puisque l'incommunicabilité produit une scission, un décalage entre les deux protagonistes. Mais, il n'y a pas que l'exposition de la différence de l'un par rapport à l'Autre. Nous nous attarderons aussi à tout un système de voiles et de voilement, d'aveuglement, et surtout, à ces regards aveugles qui entravent une réelle connaissance, un réel savoir de l'Autre. D'ailleurs, le geste de voiler en pensant dévoiler est peut-être ce qui constitue, au final, cette « maladie de la mort » mise en récit par Duras. L'exposition que fait l'auteure participe à l'« envoilement » ; en exposant un aspect particulier, il est souvent plus facile d'en dissimuler d'autres. Mais que s'agit-il de dissimuler ? Une critique, une violence en sourdine, une révolte étouffée, peut-être ? Telle est la question à creuser dans ce qui suit.

La différence des sexes

En installant comme centre unique de son texte un homme et une femme, sans identité précise, dans une chambre aussi générique que les personnages, Duras met en scène une sorte d'anti-Éden, une version stérile et noire du paradis perdu et du couple originel. Loin d'être Adam et Ève du début du monde, l'homme et la femme du récit durassien correspondent plus à un couple de la fin ; ils paraissent apocalyptiques tant leur rencontre est inféconde. S'il y a critique de ce système double, s'il y a analyse d'un rapport de dominance, elle se fait sous le voile d'une simple exposition d'un *statu quo* relationnel menant à la fin. Duras révèle un système, une dynamique pourrie. « L'écriture durassienne n'a pas pour objet l'analyse sociopolitique de la condition féminine ; elle est d'abord une écriture descriptive, c'est-à-dire

qu'elle expose un état de fait se rapportant à la condition générale d'un monde féminin.² » Nous lirons donc en détail cette mise en relief de la différence des sexes et afin de comprendre comment le féminin traditionnellement soumis et souvent masochiste, au final, s'échappe nécessairement.

Duras en appelle à un contrat dont les termes sont ceux, *a priori*, de l'imaginaire collectif, qui associe le masculin (la force, le courage, l'intelligence, etc.) à l'homme et le féminin (le sentiment, le maternel, la modestie, la souffrance, entre autres) à la femme. Freud nomme cette association le « destin anatomique³ ». Le corps, selon lui, détermine le genre d'un individu. L'homme devient l'appui clinique sur lequel s'échafaude le cas de la femme, et par conséquent, celui du féminin. Ce féminin, devient inexorablement l'Autre, le différent. La pensée dualiste, embrassée historiquement dans diverses disciplines (la théologie, la philosophie, la sociologie, etc.), fait recours à la nature pour expliquer les différences entre les deux sexes, mais surtout pour hiérarchiser les rapports entre l'homme et la femme, entre le masculin et le féminin. Si la femme-féminin devient « Autre », elle est aussi, généralement, dominée par le « Même ». L'homme-masculin détient les pouvoirs du normatif. « C'est l'«homme» qui croit à la vérité de la femme, à la femme-vérité. »⁴ Ce propos de Derrida est d'une certaine façon incarné par l'homme dans *La Maladie de la mort*. Il croit en cette vérité de la femme et c'est ce qu'il s'attend à trouver chez elle, en elle. La rencontre entre les deux personnages est ligüée à cette croyance en la femme-vérité ; le récit repose sur cette quête de l'homme pour tenter d'élucider la vérité de la femme. Cette quête nous apparaît comme une

² Nicole Belley, *Le sujet féminin*, mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Montréal, 1984, p. 9.

³ Sigmund Freud, *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 121.

⁴ Jacques Derrida, *Éperons Les styles de Nietzsche*, Paris, Flammarion, 1978, p. 50.

clause tacite du contrat initial, celui où l'homme demande à la femme du récit de passer ses nuits avec lui dans une chambre d'hôtel.

Dès la première phrase de *La Maladie de la mort*, Marguerite Duras présente la femme comme concept unique, la femme avec un grand F, sans individualité aucune, interchangeable, et surtout qu'on ne connaît pas, qu'on ne comprend pas. « Vous devriez ne pas la connaître, l'avoir trouvée partout à la fois, dans un hôtel, dans une rue, dans un train, dans un bar, dans un livre, dans un film, en vous-même, en vous, en toi, au hasard de ton sexe dressé dans la nuit qui appelle où se mettre, où se débarrasser des pleurs qui le remplissent. » (*MM*, p. 7). Ici, Marguerite Duras joue avec l'idée du mythe de la Femme, qui présente les femmes comme identiques les unes aux autres. Mythe qui conduira Freud, par exemple, à parler des femmes comme du « continent noir » de la psychanalyse. En récupérant ce féminin mythique, Duras spécifie que la protagoniste pourrait être n'importe quelle femme et confirme donc l'aspect archétypal de ce personnage sans identité précise. De l'Antiquité grecque à aujourd'hui, l'archétype représente toujours le modèle primordial d'une image mère, prototype féminin qui nourrit l'imaginaire individuel en passant par l'imaginaire collectif. L'homme et la femme du récit à l'étude, par leur aspect générique et leur confinement dans les stéréotypes relatifs à leur genre, exhortent le lecteur à les lire comme des archétypes du masculin et du féminin.

Déjà, les premières pages de *La Maladie de la mort* présentent un rapport hiérarchique entre les sexes. Un rapport traditionnel, où l'homme exprime sa puissance virile en dominant violemment la femme. « Vous dites qu'elle devrait se taire comme les femmes de ses ancêtres, se plier complètement à vous, à votre vouloir, vous être soumise entièrement comme les paysannes dans les granges après la moisson lorsque éreintées elles laissaient venir à elles les hommes en dormant [...] » (*MM*, p. 10). D'ailleurs, le personnage masculin dit à la femme de

se taire et par deux fois, elle se taira : « Vous lui dites de ne pas crier. Elle dit qu'elle ne criera plus. Elle ne crie plus. » (*MM*, p. 11) Le personnage féminin au début du récit semble se plier naturellement à la soumission et à la passivité associée à son sexe. « Elle serait toujours prête, consentante ou non. » (*MM*, p. 19). Le désir personnel de la femme n'a ici aucune importance, elle est ce qu'on lui impose. On lui arrache le savoir de soi qui lui permettrait de vouloir ou non. « La femme, dans cet imaginaire sexuel, constate Luce Irigaray, n'est que support, plus ou moins complaisant, à la mise en acte de fantasmes de l'homme. Qu'elle y trouve, par procuration, de la jouissance, c'est possible et même certain. Mais celle-ci est avant tout prostitution masochiste de son corps à un désir qui n'est pas le sien ; ce qui laisse dans cet état de dépendance à l'homme qu'on lui connaît. »⁵ Le contrat érotique est clair ; le personnage masculin est activement à la recherche d'un savoir sur la femme. La jouissance de la femme arrive toujours par hasard, choquant même l'homme qui ne s'y attendait pas.

Dans ses écrits, Luce Irigaray en appelle à une désaliénation des femmes soumises à un imaginaire sexuel et genré qui les réduit au silence, à un corps dont on les a éloignées. Dans *Ce sexe qui n'en est pas un*, le titre l'annonce bien, Irigaray dénonce l'idée que le sexe féminin soit perçu, dans le système phallogentrique, comme un non-sexe, comme l'absence d'un sexe, bref comme un manque, pour reprendre le terme freudien. Selon elle, le sexe des femmes ne serait pas un non-sexe, mais plutôt multiple, pluriel, en cela que les femmes « [auraient] des sexes partout »⁶. Il n'existe pas, pour reprendre la conception irigarienne, de langage propre à exprimer la jouissance des femmes puisque le langage, le discours, est soumis à la loi de l'expression du masculin. Si Cixous parle du discours hétérogène qui serait propre aux

⁵ Luce Irigaray, *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, Éditions de Minuit, 1977, p. 25.

⁶ *Ibid.*, p. 26.

femmes, Irigaray évoque plutôt son aspect dialogique. Ce n'est plus dans un rapport d'opposition que se tient la différence des sexes, mais dans une multiplication des possibles. Le personnage féminin de *La Maladie de la mort* peut être lu au départ comme une représentation traditionnelle de cette absence de discours féminin. Absence de discours puisque la protagoniste est dépossédée de sa parole ; on demande à la femme de se taire, on la cloître dans le non-savoir. La femme du récit semble donc entrer, au départ, dans le moule que récuse Cixous, Irigaray et d'autres penseurs du féminin et de « l'écriture féminine ».

À l'intérieur du système « phallogocentrique », l'homme est en possession de tous les savoirs. Dans *La Maladie de la mort*, Marguerite Duras inscrit son personnage masculin dans cette tradition du savoir masculin, et donc universel. Ce savoir est interdit à la femme : « Elle dit qu'elle n'a pas d'avis, qu'elle ne peut pas savoir. » (*MM*, p. 10). L'homme du récit possède un savoir concret des choses, il connaît les saisons, ce qu'il y a autour de la chambre, tandis que la femme, elle, n'a pas ce savoir : « Et puis une fois encore au milieu de la nuit elle demande : Qu'elle est l'époque de l'année en ce moment ? Vous dites : Avant l'hiver, encore l'automne. Elle demande aussi : Qu'est-ce qu'on entend ? Vous dites : La mer. Elle demande : Où est-elle ? Vous dites : Là, derrière le mur de la chambre. Elle se rendort. » (*MM*, p. 13). La femme ne possède pas le savoir pragmatique des choses qui l'entourent, comme si ses sens étaient bloqués, elle ne peut faire la corrélation entre le bruit du ressac et la mer. Même son corps nous paraît dépossédé, comme s'il ne lui appartenait plus. Le personnage féminin est décrit comme un être ne possédant pas d'indépendance intellectuelle et principalement comme n'ayant pas l'habitude de la connaissance. Elle pourrait connaître des choses, mais ne semble pas pouvoir accéder à ces connaissances. « Elle vous dit : Alors posez-moi des questions, de moi-même je ne peux pas. » Ce n'est pas qu'elle ne puisse le savoir, mais qu'elle n'a pas

l'habitude du savoir. Pourtant, l'homme cherche en elle le savoir. Lui ayant arraché ce savoir-savoir, elle ne pourra donc jamais lui donner ce qu'il recherche. L'homme du récit est donc lui aussi victime du savoir qu'il croit posséder. Il croit savoir ce qu'est la Femme, mais le personnage féminin devant lui reste en dehors de ce savoir.

L'homme, au contraire, possède même le pouvoir de nomination ; « [...] vous finirez par la nommer comme vous avez le savoir de le faire. » (*MM*, p. 14). Cette phrase indique que s'il a le pouvoir de nommer, il exerce ce pouvoir d'imposer un nom, d'imposer un savoir sur une chose, sur quelqu'un qu'il ne connaît pas. En imposant un nom, qui peut ne pas être « véritable », il s'arrache la possibilité de savoir réellement, de connaître la vérité. À la recherche d'un savoir sur elle, il ne peut s'empêcher de la nommer et ainsi trahir sa propre quête. D'emblée, Marguerite Duras installe la hiérarchie traditionnelle entre les sexes et les genres.

La relation des deux protagonistes est fondée sur un contrat : l'homme paie la femme pour disposer de son corps à sa guise. Mais la prostitution est au fond accessoire : « Vous pourriez l'avoir payée. » (*MM*, p. 7). Comme si, contrat ou non, la relation de pouvoir était la même. La femme, dans une société capitaliste, comme le mentionne Irigaray, est pacifiée⁷. Objet de consommation, elle devient marchandise. Comme la marchandise, la femme doit se subordonner aux formes et aux lois de l'activité masculine. Duras met en relief ce système dans lequel la femme est objet de consommation, qu'elle soit payée, achetée ou non.

La passivité de la femme, programmée par l'homme (ou la société), est proportionnelle à la violence de l'homme. Ne trouvant sur la surface du corps féminin les réponses qu'il souhaitait, se butant au silence imposé de la femme, il se retrouve démuné. Il ne lui reste que la

⁷ Voir *ibid.*, p. 169.

force physique, la violence comme défense à cette guerre indicible. « Le corps est sans défense aucune, il est lisse depuis le visage jusqu'aux pieds. Il appelle l'étranglement, le viol, les mauvais traitements, les insultes, les cris de haine, le déchaînement des passions entières, mortelles. » (*MM*, p. 21). Le silence et le corps dénudé de la femme font écran, dissimulent ce que l'homme pensait au contraire dévoiler. Si le corps féminin appelle les mauvais traitements, c'est que l'homme souhaite briser ce qui l'empêche d'accéder au savoir, puisque c'est derrière toute cette chair, et à l'intérieur, qu'il pourrait peut-être trouver une réponse à ce qu'est une femme. Ne pouvant traverser le miroir, il ne peut que vouloir le briser. « De même que la marchandise ne dispose pas d'un miroir qui la réfléchisse elle-même, ainsi la femme sert-elle de reflet, d'image de/pour l'homme, mais manque de qualités spécifiques. Sa forme valeureuse revient à ce que l'homme inscrit dans et sur sa matière : son corps. »⁸

Horrificante tautologie, la femme de *La Maladie de la mort* est coupable de se laisser obliger d'être passive. « Vous approchez votre corps contre l'objet de son corps. Il est tiède, il est frais. Elle vit toujours. Elle appelle le meurtre cependant qu'elle vit. » (*MM*, p. 37). L'homme tuerait ainsi la cause de tout son malheur, il se libèrerait de la douleur qu'elle lui impose indolemment. Surtout, la femme tuée, il ne lui reste que le corps. Tout ce qu'il y a derrière s'éteindrait en même temps que le malheur de l'homme. Mais aussi, l'homme, archétype masculin dans ce système double, agit en représentant du dominant et sa puissance physique est mise de l'avant. Il a le pouvoir d'arrêter la vie de cette femme quand il le souhaite. Et ce pouvoir l'obsède, il semble s'accrocher à cette pensée comme ultime bouée. Le corps de la femme devient un collage à défaire, il ne souhaite pas la pénétrer par désir, il souhaite la traverser par malheur.

⁸ Voir *ibid.*, p. 182.

La violence de l'homme est visible, elle est dite. Aucune place n'est laissée au doute, les fantasmes de malmener le corps féminin prennent de l'espace. Il ne passera pas à l'acte, la violence est en sourdine, de l'ordre du fantasme ; tandis que la femme, dans son mutisme, dans ses rires et ses sourires qui pèsent dans la nuit comme des briques d'indifférence, dans sa fuite vers le sommeil comme si l'homme devant elle n'était pas réellement présent, montre une certaine violence, elle aussi, moins vive toutefois, plutôt insidieuse. Même si la violence de l'homme est ouvertement décrite, elle ne l'est qu'en pensée. La violence de la femme est excessivement fine, et se traduit en gestes malicieux tels les rires et les sourires, mais aussi par une étrange brutalité sous un couvert de légèreté: «Elle se rendort. Vous lui demandez pourquoi elle dort, de quelle fatigue elle a à se reposer, monumentale. Elle lève la main et de nouveau elle caresse votre visage, la bouche peut-être. Elle se moque encore en dormant. Elle dit: Vous ne pouvez pas comprendre du moment que vous posez la question. Elle dit que de la sorte elle se repose aussi de vous, de la mort. » (*MM*, p. 51).

Marguerite Duras nous donne à lire une forme contemporaine de la guerre des sexes, toute en retenue, qui prend place entre eux, dans les silences, entre les gestes, entre parenthèses, dans le non-dit. La violence sourd d'entre les phrases du récit, comme si les entrechoquements de l'incommunicabilité heurtaient indistinctement les personnages de l'homme et de la femme. Au non-dit et aux silences se rajoutent les taches aveugles, les regards voilés qui participeront, à leur façon, à créer une rencontre impossible et stérile.

Les regards aveugles

La *Maladie de la mort* montre la tache aveugle qu'est le féminin dans le savoir du personnage masculin. Déjà le titre évoque le problème de la mort, entre autres, celui du regard.

Mais la mort est-elle celle du regard, ou est-ce le regard qui la donne ? Qu'importe puisque le récit expose le rien à voir, le silence entre les protagonistes : tout est détournement. Ainsi, les regards se multiplient sans jamais se croiser, les questions ne sont pas réellement posées et elles trouvent encore moins de réponses. On effleure, on affleure, et plus on avance dans la nuit du récit, plus on dévie de la trajectoire, plus on perd la trace. On nous montre un vide, un manque à voir : non pas cette « absence » freudienne, mais plutôt l'absence de cet objet féminin qui s'avère non circonscriptible. Les voiles sont lourds, les paupières aussi. L'évitement continu du regard rend le contact entre les deux protagonistes impossibles, et les paupières se ferment pour un repli sur soi. Elles cloisonnent l'homme et la femme dans leurs tranchées. Ainsi, les regards aveugles abondent, l'homme s'aveugle en voilant, pensant pourtant dévoiler.

Duras expose la femme dans son voile de chair. Dans cette effronterie, le corps de la femme est exhibé, mis à nu. On nous fait croire que le mystère peut se résoudre, qu'il est résolu même. Mais, « la dissimulation n'est jamais mieux dissimulée que par cette espèce particulière de dissimulation qui consiste à affecter de l'exposer, de la dévoiler, de la mettre à nu. Le mystère de l'être est dissimulé par cette dissimulation inauthentique qui consiste à exhiber l'être comme force, à le montrer dans son masque, dans sa fiction ou dans son simulacre. »⁹ Le féminin est introuvable, l'« essence » de la femme reste dissimulée sous ses masques. Mais au fond, il n'y a peut-être, de toute façon, rien à voir. Ce que cherche l'homme désespérément est inaccessible par sa faute ; il cherchait quelque chose de précis en la femme et n'a pas su voir autre chose.

⁹ Jacques Derrida, *Donner la mort*, Paris, Galilée, 1999, p. 61.

Si le sexe féminin est associé à l'invisible et le sexe masculin, au visible, il y a dès lors tout un système d'étrangeté et de mystère associé à la femme. L'homme a le projet de voir la femme, de sa-voir la femme. « Si son corps se trouve ainsi érotisé, et sollicité à un double mouvement d'exhibition et de retrait pudique pour exciter les pulsions du "sujet", son sexe représente *l'horreur du rien à voir*. »¹⁰ Comme si l'homme tentait de transcender cette horreur du rien à voir, son projet est de mettre la femme à nu, dévoiler son mystère. Il recherche sur la surface de la peau des signes de ce qui pourrait se trouver à l'« intérieur » ; « ... à cette coïncidence entre cette peau et la vie qu'elle recouvre. » (*MM*, p. 8).

Mais, plus il la met à nu, plus elle se voile. Tout se passe dans le récit durassien, comme si Roland Barthes avait raison lorsqu'il note, dans *Mythologies*, sur le strip-tease : « On aura donc dans le strip-tease toute une série de couvertures apposées sur le corps de la femme, au fur et à mesure qu'elle feint de le dénuder. »¹¹ Ainsi déshabillé, le personnage féminin est finalement encore plus dissimulé. Il est caché derrière l'idée de La Femme. L'homme s'impose la vision de ce qu'il croyait voir. Il s'aveugle de lui-même. En voilant la femme de l'image qu'il croit qu'elle devrait avoir, il ne voit plus, il ne sait plus, il s'éloigne avec douleur du savoir de celle-ci. De plus, le voile dicte l'attente. En lui demandant de se taire, d'être La Femme, il ne l'oblige qu'à être objet. Cet objet nous rappelle la poupée : elle se laisse déshabiller, tourner de tous les côtés puis cligne des yeux. « Elle [la femme] ouvre les yeux, elle dit : Quel bonheur. Vous mettez la main sur sa bouche pour qu'elle se taise, vous lui dites qu'on ne dit pas ces choses-là. Elle ferme les yeux. » (*MM*, p.15). « Et puis les yeux se ferment encore plus, et puis ils se scellent plus encore au visage. Et puis ils s'ouvrent, et puis

¹⁰ Luce Irigaray, *op. cit.* p. 25.

¹¹ Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Éditions du Seuil, 1957, p. 162.

ils se ferment. Ils se ferment. » (*MM*, p. 41). Les yeux fermés par intermittence de la femme représentent le non-savoir de l'homme, la construction fantasmée qu'il s'était faite d'elle. Ce qui semble être la seule liberté de la femme apparaît puissante : en fermant et en ouvrant les yeux à sa guise, elle se permet de se retirer du monde quand elle le désire. Lorsque les yeux se ferment, la femme recule en elle, elle se terre, là où l'homme ne peut la rejoindre. Ce qu'il souhaite lire sur son corps, c'est derrière le regard qu'il aurait pu le trouver s'il avait fait preuve de sensibilité. Très loin enfoui, il aurait pu trouver un certain savoir sur elle, un savoir d'elle.

Le personnage féminin « arrive avec la nuit » (*MM*, p.12). L'étrangeté de la femme prend toute la place, comme la noirceur dans la nuit, comme le noir de la mer tout autour. Elle est aussi opaque que la nuit qui la suit. Anonyme, elle pourrait être n'importe quelle femme ; ne dit-on pas que la nuit tous les chats sont gris ? Si le contrat primaire, originel, de l'homme-masculin est de voir la femme-féminin, la nuit est un obstacle à son but. De plus, si la femme arrive avec la nuit, l'entreprise est vaine ; jamais la femme ne sera vue à la lumière du jour. Après le jour « il y a, immédiatement ensuite, sans attendre, le contraire résolu de toute lumière, la chute de l'incandescence, le moment noir, l'obscurité, la matité, les yeux inutiles, l'angoisse aux yeux de ce qui ne saura plus rien voir. »¹² Elle n'est pas, par contre, ce vide entre les jambes de la femme, ni l'absence. La nuit prend son sens dans le divorce, la faille, la déchirure entre les deux personnages. Là est la béance. La nuit de la *Maladie de la mort*, c'est aussi la nuit des temps. Cette nuit, qui se répète comme dans un cycle sans jour, renvoie à une sorte de fin apocalyptique. Comme toute apocalypse, elle correspond aussi à un début et, peut-

¹² Chloé Chouen-Ollier, « *La Maladie de la mort* de Marguerite Duras ou la Maladie de l'imagination », dans Sylvie Loignon (dir.), *Marguerite Duras 3 paradoxes de l'image*, Caen, Lettres modernes Minard, 2009, p. 28.

être, fait appel à un recommencement. Fin ou début, *La Maladie de la mort* est certainement un « temps mort » où chaque nuit re-commence. Ainsi, la mort, partenaire éternel de la nuit, présent même dans le titre du récit, réfère aussi à cette jonction entre finalité et renouveau.

Le lecteur est placé en voyeur malvoyant. Bien que Duras expose une scène *a priori* érotique, ses multiples détournements, par exemple, l'utilisation de l'obscurité de la nuit, font que le lecteur ne peut bien voir. Il est positionné comme observateur d'une scène primitive, comme l'enfant regardant par l'embrasure d'une porte l'acte sexuel de ses parents, mais aussi, primitif dans un sens originel. Encore une fois, l'homme et la femme du récit rappellent Adam et Ève, le couple antagonique du récit des origines, mais nous apparaissent, cette fois, comme un négatif. Un peu comme si la scène primitive projetée dans une *camera obscura* se fixait en impression dans l'obscurité de la chambre, comme dans celle de la boîte. Le huis clos dans lequel les protagonistes se trouvent serait donc une chambre noire. Mais, dans la nuit, l'« objectif » ne capte rien, rien ne peut être réellement fixé, puisqu'il n'y a aucune lumière. Nous sommes ici bien loin de la grande lumière du jardin d'Éden, puisque nous nous retrouvons plutôt du côté de l'envers, du négatif, de l'angle mort.

Questionner le rapport du texte au visuel, c'est interpeller le rapport complexe qu'entretient Marguerite Duras avec l'image. Il est impossible de faire fi de la postface du texte de *La Maladie de la mort*, présentant la direction que devrait prendre une adaptation du texte au théâtre. Pour Duras, le texte et l'image sont des vases communicants, incomplets l'un sans l'autre, se remplissant l'un l'autre. Écrire l'image et montrer les mots semblent être le projet ultime de l'auteure. Au cinéma, si la caméra est un œil qui positionne le spectateur en voyeur, pour Duras ; les mots servent à montrer. Mais, l'image chez elle ne correspond pas au « voir ». Montrer est un leurre qui fait dévier l'œil du voyeur de la possibilité de voir. On nous

montre donc un manque, ce qui est manqué, parfois effleuré ; ce qui aurait pu être vu est déjà ailleurs. La postface propose une mise en scène théâtrale dans laquelle l'homme ne se retrouverait même pas sur scène. Il n'y aurait que la femme qui investirait le lieu de la scène. Cette proposition exprime de façon littérale l'impossibilité qu'ont les deux protagonistes à se rejoindre, à se rencontrer réellement.

De plus, le lecteur « voit » que les regards ne captent rien. Ils insistent, les regards persévèrent dans leur échec. « Vous dites : Je ne vois rien. Elle dit : Essayez de voir, c'est compris dans le prix que vous payez. Vous prenez le corps, vous regardez ses différents espaces, vous le retournez, vous le retournez encore, vous le regardez, vous le regardez encore. Vous abandonnez. Vous abandonnez. Vous cessez de toucher le corps. » (*MM*, p. 22). En ne voyant plus, en ne voyant pas, l'homme ne peut rencontrer l'Autre, ce qui lui est étranger, restera étranger. Les personnages chez Duras regardent sans être vus. Il y a toujours une frontière qui sépare le sujet regardé de celui regardant. Le regard devient plus obscène que la nudité exposée, elle implique que les personnages sont aveuglés par leurs propres miroirs, par ce qu'ils croient voir. Jamais, les regards ne se rencontrent. Donc, l'homme regarde, tente sans cesse de voir, puisque là est son projet, mais il est aveugle, aveuglé de ce qu'il croit être une femme. Il souhaite « tout voir d'une femme », mais il ne peut pas, la Femme n'existe pas, il ne peut que fixer un simulacre, un simulacre qui se tient derrière ses yeux à lui. « Vous ne voyez rien. Vous voudriez tout voir d'une femme, cela autant que puisse se faire. Vous ne voyez pas que cela vous est impossible. » (*MM*, p. 39). En plus d'être aveugle, l'homme est aveuglé, il ne « voit » pas que c'est impossible de voir.

Les sourires, comme tout le reste, sont mystérieux. La femme du récit semble sourire du secret qu'elle garde : c'est elle qui sait, c'est elle qui voit, c'est elle qui est sujet. Le

personnage féminin sait qu'il a été dépossédé, qu'il ne lui reste que son corps à offrir. Dans la chambre, devant l'homme, il ne subsiste que son l'image. Cette image est un leurre qui empêche l'homme de la *savoir*. « Elle recommence : Et regarder une femme, vous n'avez jamais regardé une femme ? Vous dites que non, jamais. Elle demande : Vous regardez quoi ? Vous dites : Tout le reste. Elle s'étire, elle se tait. Elle sourit, elle s'endort. » (*MM*, p. 35).

L'homme a des attentes, il s'attend à « voir » une forme précise. Comme il n'arrive pas à voir à travers le masque qu'il s'est lui-même forgé, il ne peut qu'abandonner. Dès le début, sa quête est vouée à l'échec. « Vous regardez celle-ci que vous n'aviez jamais abordée, jamais, ni à travers ses pareilles ni à travers elle-même. Vous regardez la forme suspectée depuis des siècles. Vous abandonnez. » (*MM*, p. 36). Il est dit qu'il ne l'a jamais abordée à travers ses pareilles. Ici, une fois de plus, il considère la femme comme identique à ses semblables, elle est du pareil au même. Pour le personnage masculin, chaque femme est « les femmes », ou La Femme. Ainsi réduite à quelque chose d'essentiel, la femme du récit ne peut que lui proposer une image dépossédée d'identité propre, dépossédée d'elle-même. Il regarde donc sans jamais voir, il lui est impossible de voir, puisque ses regards s'arrêtent à la forme de la femme, à ses contours. Le corps de la femme lui fait écran.

Ainsi, par les regards aveugles, les sourires-écrans, les détournements se multiplient dans *La Maladie de la mort*. La narration ne fait pas exception en présentant un récit à la première personne qui n'apparaît pourtant que très tard dans le texte, puisque dans la majorité du récit, la voix est à la deuxième personne du pluriel. Nous apprenons seulement à la quinzième page que la narration est au « je ». En disant « vous », le mécanisme de narration happe le lecteur en même temps que le personnage masculin. Le lecteur devient alors voyeur comme l'homme du récit l'est dès le départ, le « vous » s'adressant à l'homme autant qu'au

lecteur. La narration associe donc le lecteur à l'homme. La narration, par le changement de mode qui passe du conditionnel à l'indicatif, se montre toute puissante et fait advenir ce qui était de l'ordre du fantasme. Mais, la voix narrative n'a accès qu'à ce qui est vu ou dit, nous sommes très loin, ici, d'un narrateur omniscient. Il aurait sans doute donné accès à l'intériorité du personnage féminin. Or le lecteur subit le même sort que l'homme du récit : il ne la connaîtra jamais, cette femme.

Éventuellement, le personnage masculin du récit comprend qu'il n'aura accès à rien d'elle : « Puis vous découvrez que ce n'est pas la couleur des yeux qui serait à jamais la frontière infranchissable entre elle et vous. Non, pas la couleur, vous savez que celle-ci irait chercher entre le vert et le gris, non, pas la couleur, mais le regard. Le regard. » (*MM*, p. 25). Il n'aura pas accès à son regard et, contrairement à lui, la femme semble pouvoir le voir. Le rapport de force s'inverse, la femme du récit possède un regard qui voit, qui le transperce. Comme s'il faisait face à Méduse, il est pétrifié. Pour le personnage masculin, l'échec de la rencontre prend des tournures horribles. « En effet, ce regard de l'homme, par lequel s'était répandue l'impudeur sur le corps de la femme, semble ne plus supporter de voir. »¹³ Il ne supporte plus de voir qu'il ne voit pas, ne supporte plus l'aveuglement, de ne pouvoir pénétrer la surface.

Si dans le texte, il apparaît une guerre des sexes revisitée par Duras, il y a certainement aussi bataille pour être sujet, que ce soit pour l'un ou l'autre des deux adversaires. Voir est une activité de sujet, et la femme placée comme objet dès le début du récit ne devrait pas voir. Mais, en se substituant toujours au regard de l'homme, elle annihile sa posture de sujet,

¹³ Chloé Chouen-Ollier, *loc. cit.*, p. 33.

rendant ainsi l'homme impotent. « Vous découvrez qu'elle vous regarde. Vous criez. » (*MM*, p. 25). Il « découvre » comme si cette proposition était non envisageable, il n'y avait jamais pensé, qu'elle puisse voir et pas lui. L'homme crie, horrifié que sa dominance décline, parce qu'il se rend compte que sa posture de sujet peut être partagée. Ainsi, la femme du récit se glisse du statut d'objet à celui de sujet, elle échappe complètement à l'homme et à ses présupposés.

Le féminin s'enfuit

Comme vu précédemment, dans la *Maladie de la mort*, bien que Duras expose d'abord le système traditionnel de la différence des sexes, la réelle différence entre les personnages n'apparaît pas sur leur corps ou par leur corps, mais dans l'attente de l'homme par rapport à la vérité à propos de la femme. Ainsi Duras nous invite-t-elle à observer une différence des sexes *culturelle* et non *naturelle* ayant abouti à l'essentialisation du féminin et du masculin. C'est donc dire que c'est l'idée de la différence des sexes qui crée la différence ; il n'y aurait pas une essence de la différence des sexes, comme il n'y a pas une essence de la femme. La différence des deux protagonistes du récit se situe là : la femme semble savoir qu'il n'y a rien à sa-voir, tandis que la quête de l'homme demeure la recherche de la vérité de (et sur) la femme, d'une vérité de la différence des sexes. « Jouer de la mimésis, c'est donc, pour une femme, tenter de s'y retrouver dans le discours, sans s'y laisser simplement réduire. C'est se resoumettre en tant que du côté du "sensible", de la "matière"... — à des "idées", notamment d'elle, élaborées dans et par une logique masculine, mais pour faire "apparaître", par un effet de répétition ludique, ce qui devait rester occulté : le recouvrement d'une possible opération du féminin dans le langage. C'est aussi "dévoiler" le fait que, si les femmes miment si bien,

c'est qu'elles ne se résorbent pas simplement dans cette fonction. Elles restent aussi ailleurs : autre insistance de "matière", mais aussi de "jouissance" ». ¹⁴ La femme du récit joue, elle joue ce qu'on lui a imposé. D'ailleurs, elle sourit sans cesse, même devant les pleurs de l'homme. « Elle rit, elle se rendort. » (*MM*, p. 16). Autrement dit, si elle joue, elle est un peu à l'extérieur de ce qu'on lui impose. Elle en comprend les mécanismes et se tient à la lisière. Ce système du rire et du sommeil revient continuellement lorsqu'il est question de la femme. Comme si elle pouvait se résumer à ces deux traits, libres de toute emprise. Ils s'avèrent donc être les représentations de la liberté de la femme, puisque d'une part, elle sourit quand elle le veut, souvent à des moments qui dérangent l'homme et d'autre part, elle fuit dans le sommeil où il ne peut la rejoindre. « Elle se moque en dormant. » (*MM*, p. 49). Ainsi, la femme *a priori* soumise, voire masochiste, est finalement beaucoup plus redoutable qu'on aurait pu le croire. Elle ne sort pas de son carcan, mais fuit vers le fond, « s'envoie vers le fond » ¹⁵. Elle s'échappe par le sommeil, elle dort presque toujours. Elle refuse, d'une certaine manière, d'exister hors du symbole: « Les yeux sont fermés toujours. On dirait qu'elle se repose d'une fatigue immémoriale. » (*MM*, p. 24). Que les paupières soient fermées, que la femme soit endormie sont les marques de rendez-vous ratés avec le savoir pour le personnage masculin. « Vous ne savez pas ce que contient le sommeil de celle-là qui est dans le lit. » (*MM*, p. 16). Le savoir est de l'autre côté du sommeil, de l'autre côté de l'image fantasmée et attendue. « L'autre n'est autre que s'il reste inconnu, étranger, hors d'atteinte. Et cela, du seul fait que le sexe se donne à lire : la lisibilité du "sexe", comme de tout texte, de toute trace, ne s'en réfère pas moins à une radicale illisibilité. Du coup, elle n'est plus (ne l'a-t-elle jamais été ?) une

¹⁴ Luce Irigaray, *op. cit.*, p. 74.

¹⁵ Jacques Derrida, *Éperons Les styles de Nietzsche*, *op. cit.*, p. 123.

évidence : elle s'échappe, de par son éloignement et son étrangeté même, à l'emprise du savoir. En son essence (sans essence), la différence des sexes ne peut faire l'objet d'une docte ignorance, d'un non-savoir, plus puissant que tout savoir avéré. »¹⁶ La femme du récit, hors d'atteinte, absolument étrangère, échappe à tout contrôle.

À la lecture, nous découvrons rapidement que le personnage féminin est indifférent. « Vous ne comprenez pas comment il est possible qu'elle ignore vos pleurs, qu'elle soit par elle-même protégée de vous... » (*MM*, p. 28). L'indifférence est puissante, elle permet d'une certaine façon le renversement du système hiérarchique des sexes. Derrière ses yeux, derrière son corps, la femme fuit. Au fond, elle est plus libre que l'homme qui tente de la circonscrire. « Elle ne répond pas, alors vous criez encore. Et c'est alors qu'elle sourit. » (*MM*, p. 26). L'agitation de l'homme est absolument extérieure au personnage féminin. La femme du récit devient même le véhicule de la terreur de l'homme. Elle lui apparaît comme terrifiante puisqu'elle possède le savoir et il lui semble même que c'est d'elle que provient la « maladie de la mort ». « Jusqu'à cette nuit-là vous n'aviez pas compris comment on pouvait ignorer ce que voient les yeux, ce que touchent les mains, ce que touche le corps. Vous découvrez cette ignorance. Vous dites : je ne vois rien. » (*MM*, p. 22). L'homme découvre son non-savoir, l'échec de son entreprise. L'amour, le plaisir, la femme aussi, tout s'échappe.

Le récit érotique est donc lui aussi détourné, le lecteur n'assiste pas à la rencontre intime de deux personnages, mais plutôt à l'annihilation de tout rapport entre les deux. « Quand vous avez pleuré, c'était sur vous seul et non sur l'admirable impossibilité de la rejoindre à travers la différence qui vous sépare. » (*MM*, p. 56). L'homme pleure sur son

¹⁶ Claude Lévesque, « Par-delà l'essence, la singularité », dans Catherine Mavrikakis et Patrick Poirier (dir.), *Un certain genre malgré tout*, Montréal, Éditions Nota bene, 2006, p. 269.

propre sort puisqu'il perd avec effroi sa dominance, son pouvoir. Il ne peut réellement pleurer que sur l'impossibilité de la rencontre ne sachant pas comment aller vers l'autre. Le personnage masculin n'est sensible qu'à lui-même, son entreprise était d'arracher un savoir à la femme, pour le posséder à son tour. La démarche de rapprochement ne l'intéressait pas vraiment. Il ne peut que pleurer sur lui-même. « Vous croyez pleurer de ne pas aimer, vous pleurez de ne pas imposer la mort. » (*MM*, p. 48). Il pleure sur sa perte de pouvoir. Il fantasme sur la possession violente du corps et du savoir de l'Autre, mais un renversement s'opère. L'homme du début du récit semblait posséder le savoir, la force et la violence. Mais, à la fin de la *Maladie de la mort*, c'est plutôt la femme qui est vectrice de terreur, c'est elle qui sait derrière ses yeux clos. L'homme est dépossédé de sa force; il ne peut que pleurer. La femme possède le pouvoir de la mort et non lui.

L'écriture de Duras frappe de façon ponctuelle sur le clou du malheur de l'homme: « Vous ne sauriez jamais rien non plus, ni vous ni personne, de comment elle voit. » (*MM*, p. 19). Ainsi, le narrateur ou la narratrice, on ne saurait dire, fait lumière sur l'individualité de la femme. Ce n'est qu'elle qui possède le savoir d'elle. Toute tentative de soustraire ce savoir est vouée à l'échec. La quête de l'homme était insensée, et la femme en avait conscience. C'est peut-être à cette idée qu'elle sourit sans cesse, mais personne ne pourra jamais le savoir. La femme du début, traditionnellement exclue des savoirs, se retrouve à la fin du récit à posséder le seul savoir qui intéressait l'homme, à posséder le seul savoir qui semble compter.

Ainsi l'homme est-il obligé de se retirer lui aussi : « Vous fermez les yeux pour vous retrouver dans votre différence, dans votre mort » (*MM*, p. 36). La faille qui séparait l'homme et la femme est maintenant un abîme sans fond. Ses yeux aveuglés n'ont d'autre choix que de se fermer : « Vous avez tout regardé. À votre tour enfin vous fermez les yeux. Vous restez

ainsi longtemps les yeux fermés, comme elle. » (*MM*, p. 41). Chacun de leur côté, ils ferment les yeux, ils se referment sur eux-mêmes, se séparant à jamais. L'asynchronisme des deux personnages est appuyé par l'image de l'homme et de la femme, côte à côte. Les yeux fermés soulignent puissamment leur parallélisme, l'étrangeté de l'un par rapport à l'autre. Ils s'opposent sans jamais se rencontrer.

La mer et la nuit, qui assistent le récit, sont des symboles marqués par la peur, la mort, l'amour. L'homme veut savoir comment aimer, mais il est atteint de la « maladie de la mort » et ne le peut. Il est condamné à avoir peur; il a peur de ce qu'il ne connaît pas. Le pouvoir qui semblait être arraché à la femme lui est rendu ; est pris qui croyait prendre. Un certain nombre de thèmes nous préparait à ce renversement : l'association entre l'infini et le féminin (l'immensité de la mer, l'infinité de la nuit). Le féminin serait donc immense et infini. La femme qui arrive avec la nuit et la chambre entourée de la mer ne sont que des indices à sa vaste liberté, à sa puissante fluidité. La nuit et la mort qui suivent le féminin sont aussi des concepts solubles. Ainsi, le texte de Marguerite Duras démonte l'idée que le féminin puisse être défini, restreint. Le féminin est infini, donc Duras ne montre pas le vide, mais bien une multiplicité sans fin. Il était impossible de circonscrire quelque chose d'infini et de soluble. La femme du récit, sacralisée dans une extrême autosuffisance, offerte en sacrifice sur l'autel des genres, pourrait même être lue comme apocalyptique. D'une certaine manière, elle représente la fin d'un monde aux identités sexuées antagoniques, puisque le féminin s'échappe. Elle porte aussi en elle la finalité, la mort ; et si elle appelle les coups, le meurtre, elle place l'homme du côté de la mort.

Si la femme est porteuse de la finalité, n'est-ce pas dire que *La Maladie de la mort* est un récit de la fin ? Ou peut-être un récit du début de la fin ? Ce récit déroutant démontre l'impossibilité d'une réelle rencontre entre le féminin et le masculin au sein du système traditionnel porté par la hiérarchie des sexes et des genres. Autrement dit, l'œuvre de Duras relate l'échec d'une possible rencontre dès lors que le personnage masculin et le personnage féminin restent campés sur ce qui devrait traditionnellement les définir. En dévoilant les failles du système de la différence des sexes et en travaillant la polarisation des identités sexuées, l'auteure exhibe finalement sa terrifiante stérilité.

Bibliographie

Œuvre

DURAS, Marguerite. *La Maladie de la mort*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1982, 59 p.

Ouvrages critiques et articles consacrés à Marguerite Duras

ANDERSON, Stéphanie. *Le discours féminin de Marguerite Duras : un désir pervers et ses métamorphoses*, Genève, Librairie Droz S.A., 1995, 205 p.

BELLEY, Nicole. *Le sujet féminin : une interrogation existentielle liée à l'œuvre narrative de Marguerite Duras*, thèse de doctorat, Université de Montréal, 1984, 100 p.

BORGOMANO, Madeleine. *Duras, une lecture des fantasmes*, Petit Roelx (Belgique) : Cistre, 1985, 237 p.

DELMOTTE-HALTER, Alice. *Duras d'une écriture de la violence au travail de l'obscène*, Paris, L'Harmattan, 2010, 249 p.

ERIBON, Didier. « *Duras ou la maladie de la mort* », *Papiers d'identités : Interventions sur la question gay*, Paris, Fayard, 2000, p. 134-138.

GUERS-VILLATE, Yvonne. *Continuité, discontinuité dans l'œuvre durassienne*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1985, 381 p.

LEBREUX, Stéphanie. *Le récit érotique ou L'écriture de la différence sexuelle : une étude de L'homme assis dans le couloir et de La maladie de la mort de Marguerite Duras*, mémoire de maîtrise, UQAM, 2006, 123 p.

LOIGNON, Sylvie. *Le regard dans l'œuvre de Marguerite Duras : Circulez y'a rien à voir!*, Birmingham, Alabama, Summa Publication, inc., 1991, 209 p.

LOIGNON, Sylvie. Textes réunis et présentés par. *Marguerite Duras 3 paradoxes de l'image*, Caen, lettres modernes minard, 2009, 194 p.

MARINI, Marcelle. *Territoires du féminin, avec Marguerite Duras*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1977. 256 p.

NTCHUISSEU NGOCK, Romuald. *Marguerite Duras : de l'écriture de la Révolte à la révolte de l'Écriture*, Éditions Universitaires Européennes, 2010, 128 p.

RICOUART, Janine. *Écriture féminine et violence : une étude de Marguerite Duras*, Birmingham, Summa Publ., 1991. 209 p.

Sur la différence des sexes

BERGER, Anne-Emmanuelle. *Le Grand Théâtre du genre : identités, sexualités et féminisme en Amérique*, Paris, Belin, 2013, 228 p.

BUTLER, Judith. *Trouble dans le genre*, Paris, La découverte/Poche, 1990, 284 p.

CIXOUS, Hélène et Catherine CLÉMENT. *La jeune née*, Paris, Union Générale d'Éditions, coll. 10/18, 1975, 296 p.

CIXOUS, Hélène. *Le Rire de la Méduse et autres ironies*, Paris, Galilée, 1975, 196 p.

COLLIN, Françoise. « Écrire en tant que femme », dans *Je partirai d'un mot : Le champ symbolique*, Villenave-D'Ornon (France), Fus Art, coll. « Textes », 1999, 223 p.

DERRIDA, Jacques. *Éperons Les styles de Nietzsche*, Paris, Flammarion, 1978, 123 p.

FRAISSE, Geneviève. *La différence des sexes*, Paris, PUF, 2001, 334 p.

FOUCAULT, Michel. *La volonté de savoir. Histoire de la sexualité, tome I*, Paris, Gallimard, 1976, 211 p.

_____. *L'usage des plaisirs, histoire de la sexualité, tome II*, Paris, Gallimard, 1984, 338 p.

_____. *Le souci de soi, histoire de la sexualité, tome III*, Paris, Gallimard, 1984, 334 p.

IRIGARAY, Luce. *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1977, 217 p.

_____. *Éthique de la différence sexuelle*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1984, 198 p.

_____. *Être deux*, Paris, Grasset, 1997, 209 p.

LAQUEUR, Thomas. *La fabrique du sexe : essai sur le corps et le genre en Occident*, Paris, Gallimard, 348 p.

MAVRIKAKIS, Catherine et POIRIER Patrick sous la direction de. *Un certain genre malgré tout*, Montréal, Éditions Nota bene, 2006, 334 p.

WITTIG, Monique. *La pensée straight*, Paris, Éditions Balland, 2001, 157 p.

Autres références

BARTHES, Roland. *Mythologies*, Paris, Éditions du Seuil, 1957, 275 p.

BLANCHOT, Maurice. *La communauté inavouable*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1983, 92 p.

_____. « La Douleur du dialogue ». *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1959, p. 207-226.